



Trois observateurs de la condition indienne aux États-Unis durant la première moitié du XIX^e siècle : Tocqueville, Beaumont et Gallatin

Alexis de Toqueville, Gustave de Beaumont and Albert Gallatin : three observers of the lives of Indians in the United States in the first half of the nineteenth century

Denys Delâge

Number 66, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1015078ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1015078ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delâge, D. (2012). Trois observateurs de la condition indienne aux États-Unis durant la première moitié du XIX^e siècle : Tocqueville, Beaumont et Gallatin. *Les Cahiers des dix*, (66), 339–378. <https://doi.org/10.7202/1015078ar>

Article abstract

In 1831, a Cherokee chief said : « The race of the red man in America has become small ; the white race has become great and famous. » Why ? Epidemics ? Technological backwardness ? The power of the invader whose population increased by a coefficient of anywhere between 8 and 16 per century ? Impossible resistance ? Adam Smith's answer : the clash between humanity's childhood age of hunting and civilization's adult age of commerce. The Savage will eventually disappear. Tocqueville thought this to be true and inevitable. Beaumont saw a tragedy that could only be understood from within. Gallatin urged action, the creation of an Indian State on the shores of the Pacific and the necessary and pressing transition to masculine agriculture and private property. The Indians will then merge into the republic.

Trois observateurs de la condition indienne aux États-Unis durant la première moitié du XIX^e siècle : Tocqueville, Beaumont et Gallatin

PAR DENYS DELÂGE*

Nous voulons, dans cet article, cerner la condition autochtone aux États-Unis au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Trois observateurs privilégiés de cette période nous ont laissé leurs constats et leurs analyses : d'abord les deux célèbres voyageurs Alexis de Tocqueville et Gustave de Beaumont qui ont séjourné dans la jeune République en 1830-1831 et ensuite, Albert Gallatin. Ce dernier, un immigrant suisse de Genève, est devenu secrétaire au Trésor des États-Unis, il fut aussi banquier, historien et ethnologue. Nous cerneons d'abord le contexte historique et idéologique avant de présenter et de comparer les analyses de nos trois comparses.

L'histoire

« La race des hommes rouges d'Amérique est devenue petite ; la race blanche est devenue grande et renommée. [...] Nous voici les derniers de notre race,

* Cet article reprend en partie des passages d'une longue introduction écrite à six mains d'un livre à paraître sur Tocqueville et les Indiens aux Éditions du Boréal et dont les auteurs sont, dans l'ordre alphabétique, Denys Delâge, Catherine Desbarats et Jean-Philippe-Warren.

nous faut-il aussi mourir¹ ». Ce sont les paroles de Chérokis que recueillit Tocqueville lors de son passage parmi eux en 1831. L'Europe n'a pas découvert l'Amérique. Ses explorateurs ont certes repéré les voies navigables pour s'y rendre, mais ce continent était connu depuis au moins 15 000 ans, partout habité et connu, avec de grandes concentrations humaines, le Mexique et le Pérou constituant de grands pôles de diffusion culturelle. L'évaluation de la taille des populations autochtones a donné lieu à de nombreux débats et ne fait toujours pas consensus. Cependant, elle est désormais jugée supérieure à ce que l'on a longtemps cru. Pour les États-Unis continentaux, la fourchette oscille entre quatre et douze millions d'habitants répartis principalement sur les côtes maritimes et dans le bassin du Mississippi, tout particulièrement dans son segment méridional. Certes, au nord de la zone de culture du maïs, les premiers habitants étaient nomades – à l'exception des rives océaniques où la pêche permettait la constitution de villages sédentaires. Mais ailleurs, à des degrés divers, non seulement l'on pratiquait l'agriculture, mais la productivité de celle-ci surpassait celle de l'Europe, grâce aux rendements plus élevés des plantes des Amérindiens (maïs, courge, haricot, tournesol, etc.). Chez les Iroquoiens, l'agriculture, pratiquée dans des champs, immenses au point où des visiteurs européens pouvaient s'y perdre², fournissait environ 80 % de l'alimentation³. Dans la vallée du Mississippi, en particulier vers le sud, l'agriculture avait permis la constitution d'importantes concentrations urbaines.

Une agriculture non « civilisée » !

Cette agriculture pourtant si omniprésente et si fondamentale est demeurée, au cours des siècles, localisée dans l'angle mort du regard colonial. En effet, contrairement à la réalité, les colonisateurs se sont presque toujours représenté les Indigènes comme étant des nomades. Ne retenons ici que les écrits de Champlain qui souligne l'arrivée dans la colonie du premier couple d'agriculteurs avec Louis

-
1. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, I, 2^e partie, dans *Œuvres complètes de Tocqueville, Alexis de (1805-1869)*, tome IV, Livre II, 2^e édition, Paris, Gallimard, 1951, p. 157.
 2. GABRIEL [THÉODAT] SAGARD, *Le Grand voyage du pays des Hurons*, Montréal, HMH, 1976, [1632], p. 93[134-135] ; SAMUEL DE CHAMPLAIN, *Œuvres*, G.-É. Giguère [éd.], Montréal, Éditions du Jour, 1973, vol. 2, p. 515, 518, 541, 545, 561.
 3. Au cours de la première moitié du XVII^e siècle, l'agriculture fournissait chez les Hurons 80 % des calories, la pêche 9 %, la chasse 6 % et la collecte 5 %, voir CONRAD HEIDENREICH, *Huronnia. A History and Geography of the Huron Indians 1600-1650*, Toronto, McClelland and Stewart Ltd, 1971, p. 163, 158-218. Voir également : BRUCE G. TRIGGER, *The Huron Farmers of the North*, Montréal, Holt Rinehart & Winston, 1990, p. 32, 146.

Hébert et Marie Rollet, alors qu'il avait pourtant observé les grands champs des Hurons et des Neutres et qu'en 1629, il cherchait le secours du maïs des Abénaquis pour échapper à la famine⁴. Angle mort du regard colonial également, semailles et culture ne pouvaient constituer de l'agriculture puisque cela relevait du travail des femmes à l'exception du déboisement et de la préparation des sols.

En revanche, les Autochtones n'étaient pas des éleveurs, leur seul animal domestique en Amérique du Nord étant le chien auquel s'ajoutaient le lama et l'alpaga en Amérique du Sud. Ici encore l'Européen ne retrouvait pas en Amérique la figure masculine, à ses yeux emblématique du laboureur et de l'animal domestique (le bœuf et la charrue), le fondement matériel de la civilisation face au monde primitif de l'horticulture indigène semi-sédentaire sans animaux domestiques.

En l'absence de fumier, les terres des Autochtones venant à s'épuiser, les villages et leurs champs devaient aux quinze ou vingt ans être déplacés, pratique interprétée comme du nomadisme de peuples sans feu ni lieu, subjugués dans l'univers de la forêt et plus fondamentalement, de la nature. En réalité, ces migrations au rythme de cinq ou six par siècle avaient pour conséquences de varier les stades d'évolution de la forêt, ce qui favorisait la diversité de la faune et tout particulièrement la présence des cervidés. La forêt qui apparaissait vierge aux Européens était en réalité humanisée et son aménagement constituait une forme de protoélevage.

Élevage et épidémies

À partir de 1492, des humains issus du monde européen, africain et asiatique de l'élevage entraient en contact avec celui de l'Amérique qui ne le pratiquait guère. Deux univers microbiens y étaient associés, le premier beaucoup plus léthal à cause de la proximité, voire de la cohabitation avec un grand nombre d'animaux domestiques (basse-cour, porcs, ovins, bovins, équidés, etc.), mais dont la population avait, au cours des millénaires, développé des anticorps et en conséquence une résistance relative ; le second constituait un isolat vulnérable parce que sa population n'y avait jamais été exposée aux maladies humaines associées à l'élevage : la grippe, le rhume, la plupart des maladies d'enfants. Il en résulta un mécanisme d'unification microbienne du monde dont les effets furent catastrophiques sur les populations autochtones des Amériques qui furent décimées dans une proportion pouvant atteindre 95 %, soit par un facteur de 20 pour 1, dans

4. SAMUEL DE CHAMPLAIN, *Œuvres*, vol. 3, p. 1180-1181.

le siècle et demi qui a suivi le début des contacts. Les premiers colons européens débarqués sur les rives de l'Atlantique ne se sont donc pas du tout établis sur des terres vierges, mais sur des terres veuves dont les premiers occupants venaient de disparaître⁵.

Des traités

Les premiers colons se sont représenté les sociétés autochtones non pas sur le mode du plein d'histoire, de traditions, d'institutions, mais sur celui du vide des peuples sans feu, ni lieu, ni foi, ni loi, ni roi. Se seraient donc confrontés, le chrétien et le païen, le civilisé et le sauvage et, dans le paradigme du progrès résultant de la marche de l'humanité, l'adulte ou le père à l'âge de la civilisation et l'enfant des bois appartenant aux temps archaïques de l'humanité. Pour les colonisateurs, la légitimité conférée par la connaissance du vrai dieu et l'autorité associée à l'atteinte de la civilisation leur conféraient le droit et le devoir de prendre possession des terres païennes et sauvages par découverte ou par conquête. Jamais au Canada et aux États-Unis, les puissances coloniales n'ont reconnu le droit de propriété des Indiens presque toujours décrits comme nomades ou, à tout le moins, pas vraiment sédentaires. Les Autochtones n'auraient pas occupé densément leur territoire et leurs rendements agricoles auraient été trop faibles. En revanche, en vertu du droit des gens, le droit de possession de la terre au sens de l'usufruit, fut reconnu ; d'ailleurs dès le début de l'époque coloniale, les Néerlandais de la Nouvelle Néerlande (New York, New Jersey, Pennsylvanie) ont introduit en Amérique la pratique des traités pour l'acquisition, après achat, de la terre des Indiens, pratique que les Britanniques ont reprise.

Modèles coloniaux

La colonisation britannique, à partir de 1607 en Virginie, et de 1620 au Massachusetts a, pour l'essentiel, repoussé l'Indien. L'immigration britannique fut intense. Elle fut celle de communautés d'hommes, de femmes et d'enfants dissidents religieux qui reconstituèrent des villages sur les rives de l'Atlantique. Relativement autarcique au plan démographique grâce à l'équilibre relatif des sexes, ces sociétés nouvelles n'engagèrent qu'exceptionnellement des unions matrimoniales avec les Indiens. Inspirées par l'utopie d'une Jérusalem nouvelle, elles ne furent guère missionnaires. Enfin, d'esprit républicain, elles excluaient ceux qui

5. FRANCIS JENNINGS, *The invasion of America : Indians, colonialism, and the cant of conquest*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975.

n'adhérait pas au contrat social. Certes, ce portrait exclut les nuances et ne rend pas justice à la proximité des Quakers avec les Premières Nations. Cette caractérisation d'un modèle colonial pratiquant l'apartheid ne repose pas non plus sur des facteurs ethniques. Dans la traite des pelleteries à la baie James, les Britanniques ne furent-ils pas bien davantage près des Autochtones. Au Canada, la traite des pelleteries, un taux de masculinité élevé parmi les immigrants, le catholicisme missionnaire, l'éthos aristocratique de l'apparat et le principe monarchique d'intégration de vassaux ont favorisé l'émergence d'un modèle colonial métis. Par contre, la Louisiane de l'agriculture intensive et de l'esclavage relève davantage d'une logique d'apartheid.

Dépopulation / repopulation

C'est cependant au plan démographique que sont apparus les enjeux les plus fondamentaux dans les rapports entre les Autochtones et les colons. Nous avons souligné l'hécatombe subie par les populations autochtones à la suite de l'unification microbienne du monde, un phénomène objectif et longtemps indépendant de la volonté des humains. Cette terrible mortalité a brisé la résistance des Autochtones face à l'invasion des colons en même temps qu'elle a « libéré » leurs champs désormais « orphelins » pour les nouveaux arrivants. Les guerres coloniales d'expropriation ont de surcroît intensifié le processus de refoulement des premiers occupants. Inversement, bénéficiant de l'accès aux terres en culture abandonnées tout comme de l'ensemble des ressources du territoire, y compris des plantes de l'agriculture indienne, les populations coloniales ont connu une extraordinaire croissance. Alors qu'en Europe, les femmes donnaient naissance à six enfants dont deux survivaient, en Amérique coloniale, pour six enfants, quatre atteignent l'âge adulte. Évidemment, nous parlons des Blancs, les Noirs esclaves subissant une terrible mortalité. Pour les Blancs, la croissance démographique par natalité a engendré un doublement de la population à chaque génération tandis que l'immigration accélérât encore ce processus⁶. Voyons ce qu'implique minimalement un doublement de la population à chaque génération. Qui plus est, les conjoints se mariant en Amérique à un âge plus jeune qu'en Europe, le nombre de générations reproduites par siècle était plus élevé. Retenons deux modèles démographiques observables selon les époques.

6. Je ne distingue pas ici la croissance naturelle et celle par immigration. Sauf au tout début de l'époque coloniale, la croissance naturelle a toujours été supérieure à celle par immigration. Ce qui nous importe ici, c'est la croissance globale de la population coloniale blanche.

Dans l'hypothèse d'un doublement de la population aux 33 ans, c'est à dire trois fois par siècle, un couple constitué au début d'un siècle aura 16 descendants en fin de siècle, ce qui équivaut à une multiplication par un facteur de 8. Si la population se reproduit quatre fois par siècle, c'est-à-dire aux 25 ans, nous comptons 32 descendants pour un couple d'origine, soit une croissance par un facteur de 16. Rappelons maintenant que cette population coloniale des colonies britanniques devenues les États-Unis était à 90 % constituée d'agriculteurs toujours à la recherche de terres nouvelles pour leurs fils. L'écoumène colonial a donc pris de l'expansion au même rythme que celui de la population, c'est-à-dire qu'il s'est accru par un facteur de 8 à 16 par siècle. La pression fut donc énorme pour acquérir des terres indiennes.

Voyons quelle fut la croissance de la population depuis la moitié du XVII^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e siècle. En 1755, les Treize Colonies comptaient un million d'habitants ; devenues États d'une nouvelle république, elles en comptaient 3,9 millions en 1790. Quarante ans plus tard, en 1830, près de 13 millions et en 1890 près de 63 millions. L'écoumène rural a donc progressé à l'avenant, toujours aux dépens des terres indiennes.

Les Premières Nations ont résisté à cette avancée aux dépens de leurs terres et de leurs sociétés. Cependant, l'effondrement de leurs populations, leur vulnérabilité prolongée à l'univers microbien d'outre-Atlantique, leur retard technologique devant le fer et les armes à feu, leurs divisions tribales, tout cela a contribué à une défaite inéluctable. Ces nations n'en ont pas moins opposé une résistance par tous les moyens et elles se sont alliées aux ennemis des colons britanniques et ultérieurement des citoyens américains. Ces alliances tactiques avec les Français, puis avec les Britanniques à partir de la Révolution américaine visaient toujours la défense de leur territoire, de leur pays. Entre 1603 et 1760, la grande majorité des nations autochtones de la moitié orientale du continent ont conclu des alliances avec les Français. Elles obtenaient ainsi métal et armes à feu de même qu'un support militaire d'un partenaire dont la faible immigration ne constituait pas une menace d'expropriation. La défaite française de 1760 et la cession de la Nouvelle-France à la Grande-Bretagne en 1763 représentèrent une terrible menace pour les alliés amérindiens qui, entre 1763 et 1765, se ligèrent sous le commandement du chef outaouais Pontiac pour contrer le remplacement des garnisons de la France par celles de la Grande-Bretagne. Il s'agissait manifestement, non pas d'une insurrection, mais d'une guerre d'indépendance des pays amérindiens. La variole eut raison des résistants qui obtinrent toutefois du roi Georges III la reconnaissance d'un territoire indien sis d'est en ouest entre les Appalaches et le Mississippi, et, du nord au sud, depuis le Labrador, (en contournant l'espace seigneurial canadien), jusqu'au golfe du Mexique. La création de ce

territoire réservé par la Proclamation royale de 1763 visait à contenir l'expansion des colonies britanniques à l'ouest des Appalaches et interdisait toute transaction de terres entre colons et Indiens. Désormais, seuls les représentants autorisés du roi et les chefs indiens étaient autorisés à transiger pour éteindre, contre compensations, les droits d'usufruit des Autochtones consentants à céder leur territoire.

Les colons britanniques avaient combattu les Indiens et les Français pour acquérir les terres sises à l'ouest ; ils s'en trouvaient désormais privés. Ils y puisèrent un puissant mobile pour déclencher la Révolution américaine que les nations indiennes ne pouvaient que combattre. La victoire des républicains et le tracé d'une frontière en 1783 entre le nouveau pays et la colonie loyaliste du Canada, n'empêchèrent pas les autorités britanniques de soutenir militairement les nations amérindiennes contre les Américains. À l'encontre du tracé de la frontière dans le traité de 1783, les Britanniques continuèrent d'occuper Détroit et la vallée de l'Ohio jusqu'en 1796. Lors de la guerre de 1812-1814, Britanniques et Indiens combattirent côte à côte les Américains. Même après le traité de paix de Gand de 1814 et cela jusqu'en 1830, les autorités britanniques continuèrent d'accorder des présents et de soutenir militairement les nations indiennes rebelles. En somme, les Indiens se sont toujours alliés aux perdants et les Américains, pour l'essentiel, les ont toujours traités en ennemis.

Pour les Américains devenus indépendants en 1783, tous les Indiens de leur territoire appartenaient à des nations conquises. Il était donc exclu de retenir la reconnaissance d'un titre autochtone dans la filiation de la Proclamation Royale. Les nations qui avaient combattu les républicains devaient donc, par traités, céder leurs terres sans compensation. On envisagea de refouler, également sans compensation, ces nations vers le Canada ou encore sur les territoires à l'ouest du Mississippi qui depuis 1763 relevaient de l'Espagne. Selon l'article IX de la constitution des États-Unis, les Indiens relevaient du gouvernement fédéral, plus spécifiquement du ministère de la Guerre. Cependant, les chartes anciennes des États leur attribuaient généralement la possession des terres sises à l'ouest⁷.

La formidable avancée démocratique de la Révolution américaine comportait deux limites fondamentales avec l'exclusion des esclaves à qui la société américaine extorquait le travail et celle des Indiens à qui elle extorquait le territoire. Certes, tous les citoyens n'assumaient pas cet angle mort de leur démocratie

7. REGINALD HORSMAN, « United States Indian Policies, 1776-1815 », dans : WILCOMB E. WASHBURN [ed.] ; *History of Indian-White Relations*, 4^e vol. de : WILLIAM C. STURTEVANT [gen. ed.], *Handbook of North American Indians*, Washington, Smithsonian Institution, 1983, p. 28.

comme en ont témoigné la législature du Vermont qui a aboli l'esclavage en 1777 et les Quakers toujours critiques des guerres contre les nations indiennes.

La politique de l'expropriation forcée et sans compensation fit long feu devant l'hostilité des expropriés et devant les coûts élevés des interventions militaires. Des considérations pragmatiques (l'expropriation par la manière douce serait moins dispendieuse), de même que des considérations diplomatiques (éviter de laisser un héritage que l'humanité comparerait aux politiques de conquête des Espagnols au Mexique et au Pérou⁸) conduisirent le Congrès, à partir de 1787, à s'inscrire dans la tradition britannique de reconnaissance des droits indigènes. C'est ainsi que, au début du XIX^e siècle, la politique des États-Unis se caractérisa, en apparence, par une volonté de procéder à l'expropriation territoriale des Premières Nations de manière « civilisée » et respectueuse de la légalité, en reconnaissant leurs droits de possession. Pourtant, pas plus qu'avant, n'était-il question de reconnaître la suzeraineté des peuples autochtones sur le territoire. La nouvelle république se réservait le droit d'expropriation de toute nation indienne qui lui ferait la guerre, ce qui s'interpréta comme toute résistance des Indiens à l'invasion de leurs terres.

La poussée coloniale vers l'Ouest se maintint du nord au sud, mais tout particulièrement pour l'accès à la vallée de l'Ohio et, au sud, pour l'accaparement des terres des nations dites « civilisées » qui s'étaient approprié plusieurs caractéristiques du mode de vie des colons, depuis l'élevage, les écoles, jusqu'à l'esclavage. En Ohio en 1768, donc avant l'indépendance, le traité de Stanwix avait fait de la rivière Ohio la frontière entre le pays des Blancs et celui des Indiens. Là encore, la variole avait fait de terribles ravages, fauchant près des deux tiers des Indiens au cours des années 1779-1783. Les nations de cette région alliées à celles des Grands Lacs résistèrent à l'avancée coloniale, mais elles furent défaites par l'armée de 3000 hommes du général Wayne lors de la bataille de Fallen Timbers, en 1794 suivie du traité de Greenville de 1795. L'année suivante, par le Traité de Jay, les Britanniques se retiraient de ce territoire qu'ils occupaient jusqu'alors et sur lequel ils avaient soutenu militairement les nations autochtones combattantes. Récoltes et villages indiens incendiés, réseaux sociaux disloqués, les survivants en désarroi furent réduits à une grande misère économique et morale : perte de sens, mépris de soi, problèmes sociaux graves. De gré ou de force, au cours des années 1796-1812, la plupart des Indiens migrèrent à l'ouest du Mississippi.

Au Sud, avec des populations autochtones plus nombreuses et plus occidentalisées, la résistance de ces nations, qui avaient déjà cédé beaucoup de terri-

8. *Ibid.*, p. 33.

toire, fut acharnée. Cinq nations furent particulièrement visées. Elles étaient collectivement qualifiées de « civilisées » (Five Civilized Tribes) parce que plus que toutes autres, elles répondaient aux critères définissant la civilisation selon les Blancs. En effet, des hommes agriculteurs, non pas des femmes comme c'était partout le cas dans les sociétés indiennes, éleveurs et laboureurs avec la charrue sur des terres en propriété privée plutôt que collective. Les femmes filaient et tissaient. En outre, la hausse de la productivité du travail dégageait des surplus destinés au marché. Bref, le travail et l'activité économique répondaient aux exigences du « progrès social ». Ces cinq nations civilisées étaient les Chérokis (Georgie, Carolines, Tennessee, Kentucky), les Creeks (Georgie, Alabama), les Chactas (Mississippi, Alabama), plus au nord, les Chicacas (Mississippi, Alabama), enfin, les Séminoles (Floride)⁹. Parmi ces cinq nations, les Chérokis étaient jugés les plus « avancés ». Leur constitution était modelée sur celle des États-Unis, ils publiaient un journal bilingue chéroki-anglais, ils avaient des écoles, etc.

L'achat de la Louisiane par les États-Unis en 1803 eut pour effet d'accroître la pression à la déportation des Indiens à l'ouest du Mississippi. À titre de secrétaire au Trésor sous la gouverne du président Thomas Jefferson, Albert Gallatin avait réuni les sommes nécessaires à cette transaction qui doublait le territoire de la jeune république. Jefferson favorisa alors l'émigration volontaire des Indiens, à l'exception de ceux répondant aux critères de « civilisation », parmi lesquels les Chérokis. Il n'agissait pas alors par racisme, mais plutôt par humanisme, jugeant les tensions « interraciales » explosives à l'est du grand fleuve ; en isolant les Indiens loin à l'ouest, cela leur donnerait le temps de rattraper leur « retard civilisationnel », les hommes s'adonnant graduellement à l'agriculture et les femmes au tissage. La transformation réalisée, colons et Indiens s'inter mariaient et les Indiens s'intégreraient dans l'Union pour ne faire qu'un seul peuple¹⁰. À ses yeux, il ne pouvait en aller de même pour les Noirs affranchis de l'esclavage pour lesquels il envisageait plutôt le retour en Afrique.

Plutôt que le gouvernement fédéral, ce sont les États du Sud qui ont exercé les plus fortes pressions visant le nettoyage ethnique. Ces Indiens possédaient

9. FRANCIS PRUCHA, « United-States Indian Policies, 1815-1860 », dans : WILCOMB E. WASHBURN [ed.] *History of Indian-White Relations*, 4^e vol. de : WILLIAM C. STURTEVANT [gen. ed.], *Handbook of North American Indians*, Washington, Smithsonian Institution, 1983, p. 43-44.

10. ÉLISE MARIENSTRAS, *Les mythes fondateurs de la nation américaine : essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'indépendance, 1763-1800*, Paris, F. Maspero, 1976, p. 170-183 ; REGINALD HORSMAN, « United States Indian Policies, 1776-1815 », *loc. cit.* p. 36.

d'excellentes terres et, de surcroît, leurs territoires constituaient des enclaves fédérales à l'intérieur des États de l'Union. En 1802, en retour d'une renonciation de la Georgie à prolonger sa frontière vers l'ouest comme l'autorisait la charte de sa fondation au XVII^e siècle, le gouvernement fédéral s'engagea à éteindre le titre autochtone sur le territoire de cet État. Dans son discours au Congrès de 1824, le président James Monroe (1817-1825) réitéra sa volonté de procéder à la migration forcée des Indiens, doublée d'un programme d'aide que le Congrès rejeta. Le président John Quincy Adams (1825-1829) assumait les mêmes positions¹¹. La découverte d'or en 1827 en territoire chéroki accrut considérablement l'appât du gain. Lors de son premier discours au Congrès en 1829, le président Andrew Jackson (1829-1837), un militaire qui avait combattu les Creeks et les Séminoles durant la guerre de 1812-1814, prit fermement position pour la déportation ; le Congrès l'endossa en 1830¹². Les Chérokis contestèrent la décision en Cour Suprême à titre de nation souveraine, argument que rejeta le juge John Marshall. Il les qualifia plutôt de « domestic dependent nations¹³ ». Cela était congruent avec une décision qu'il avait rendue en 1823 déclarant que la propriété indienne du territoire relevait du gouvernement fédéral, bien qu'il fût faux de prétendre que le titre indien puisse se réduire à zéro¹⁴. En 1831, dans une troisième cause précisant le statut des nations indiennes aux États-Unis, ce juge reconnut la souveraineté des nations indiennes vis-à-vis des États de la fédération, sans toutefois contraindre le gouvernement à s'y soumettre. Le président Jackson procéda dès lors à la déportation, décision que critiqua sévèrement Albert Gallatin.

Au cours de la décennie suivante, Chactas, Chicasas, Creeks, Chérokis et Séminoles prirent le chemin de l'exil dans des conditions misérables et au prix d'une forte mortalité¹⁵. En Arkansas et en Oklahoma, des terres leur furent distribuées à raison d'une par famille sur une base non pas collective, mais privée. Pour combien de temps ? Le temps de s'adapter en devenant des « agriculteurs civilisés » à demeure permanente ? Le temps d'une pause avant que les rejoigne la marche vers l'ouest de la civilisation pour les déloger à nouveau ? Dans la première hypothèse, pourquoi, au dire des libéraux, ces Indiens déjà scolarisés grâce aux missionnaires et civilisés ne pourraient-ils pas se regrouper dans l'Ouest sur leur nouveau territoire qui deviendrait un État avec une représentation politique

11. FRANCIS PRUCHA, « United-States Indian Policies, 1815-1860 », *loc. cit.*, p. 44-45.

12. *Ibid.*, p. 45.

13. « Nations intérieures et dépendantes », notre traduction.

14. FRANCIS PRUCHA, « United-States Indian Policies, 1815-1860 », *loc. cit.*, p. 42.

15. *Ibid.*, p. 46.

au Congrès¹⁶ ? L'idée n'était pas nouvelle puisqu'elle constituait une clause d'un traité de 1778 avec les Delaware et de 1785 avec les Chérokis. Ce projet est réapparu à plusieurs reprises dans les annales politiques sans jamais rallier une majorité dans la population comme au Congrès. Qui plus est, les Indiens eux-mêmes se sont, au nom de leurs appartenances tribales, opposés à une représentation panindienne¹⁷.

Idéologie

Nous avons souligné la prégnance dans l'idéologie coloniale de la métaphore des âges de l'homme pour illustrer ceux de sociétés placées sur un continuum du progrès depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte. Il s'agit d'une constance en histoire coloniale, les sociétés amérindiennes étant toujours identifiées à l'enfance de l'humanité, tandis que les puissances colonisatrices en auraient plutôt incarné l'âge adulte de la maturité et de l'autorité. L'inégal rapport de forces entre « sauvages et civilisés » a fait apparaître comme un destin l'inéluctable disparition des premiers. En corollaire, il était du devoir des sociétés adultes de conduire les sociétés encore demeurées dans les âges premiers à devenir matures, c'est à dire européennes.

Mais comment expliquer ce retard et ces écarts entre sociétés dans la marche du progrès vers l'âge adulte de la société ? La volonté de la Providence ? L'environnement ? La culture ? La race ? Si l'explication tenait à la Providence, la conversion au christianisme pourrait amorcer le progrès, à tout le moins aux plans moral et spirituel. De même pouvait-on espérer induire l'acculturation par la migration vers un autre environnement. Si la cause tenait plutôt à la race, alors les différences entre sociétés seraient innées. À cet égard, deux thèses ont été mises de l'avant au XIX^e siècle. D'abord le polygénisme, c'est-à-dire la provenance humaine de plusieurs souches, certaines supérieures, d'autres à divers degrés tarées, donc irrémédiablement inférieures. Il n'y aurait donc pas de commune humanité. Ensuite la craniologie par l'observation des différences anatomiques, tout particulièrement celles des circonvolutions du cerveau jugées révélatrices des traits de caractère et du degré d'intelligence des individus et des nations¹⁸.

16. *Ibid.*, p. 47. Cette partie est tirée essentiellement de FRANCIS PRUCHA.

17. *Id.*, p. 47.

18. GUSTAVE DE BEAUMONT, *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, Paris, Librairie de Charles Gosselet, 1842, 5^e édition, tome 1, p. 336-342 ; ROBERT E. BIEDER, « Anthropology and History of American Indian », *American Quarterly*, vol. 33, n° 3, 1981, p. 311.

Si l'explication du retard des sociétés engoncées dans l'enfance de l'humanité n'était pas raciale, un rattrapage était-il concevable ? Tout enfant ne peut-il pas, ne finit-il pas par devenir un adulte ? Si tel était le cas, il était du devoir des sociétés adultes de conduire les sociétés encore demeurées dans les âges premiers à devenir matures, c'est-à-dire européennes. Mais, de quelle manière ? Une œuvre marquante et incontournable allait en proposer des clés. Il s'agit du livre d'Adam Smith paru en 1776 : *An Inquiry into the Nature and Causes of The Wealth of the Nations*¹⁹. Considéré comme fondateur de l'économie politique contemporaine depuis sa parution et ses nombreuses traductions, cet ouvrage a exercé une influence considérable tant sur le savant que sur l'homme politique. Adam Smith y trace à grands traits l'histoire des grandes époques de l'humanité. Il en retient quatre : 1) la chasse et la pêche, 2) l'élevage, 3) l'agriculture, 4) le commerce.

Le voyage dans le temps d'Adam Smith, nous conduit du dénuement de la sauvagerie illustrée à maintes reprises par les Indiens d'Amérique du Nord à la prospérité et à la richesse des nations civilisées. Bien que pas toujours linéaire, avec des arrêts et des reculs, le processus du progrès s'observerait à la transition de l'autarcie à l'économie de marché. Cela implique, en conséquence, un premier passage de l'homogénéité d'un travail faiblement productif à la forte productivité de la division du travail, et un second, de la valeur d'usage à la marchandise dont la circulation crée la richesse des nations. Dans ce premier âge sauvage de la propriété collective d'avant le commerce, seules les multiples habiletés et la débrouillardise des individus assuraient la production des nécessités indispensables d'une vie constamment précaire. Dans son ensemble, la société se caractérisait donc par une égalité tout aussi universelle que la pauvreté²⁰. Nulle nécessité alors d'institutions judiciaires ou politiques en l'absence des passions et de l'envie qui émergent des inégalités d'accès à la richesse et, plus fondamentalement, de la propriété²¹. Ce fut précisément la généralisation de celle-ci et les inégalités résultantes qui fondent les institutions des nations civilisées²².

À l'âge premier de la prédation, ont succédé celui de la domestication des animaux et celui de la domestication des plantes qui exigent un travail plus assidu. C'est alors que sont apparues la propriété des animaux, puis celle du sol, une

19. ADAM SMITH, *An Inquiry into the Nature and Causes of The Wealth of the Nations*, Jim Manis, Faculty Editor, The Pennsylvania State University, (Electronic Classics Series, Jim Manis, Faculty Editor, Hazleton, PA 18202), 2005.

20. *Ibid.*, p. 8-9, 582, 638.

21. *Id.*, p. 579-580.

22. *Id.*

première division du travail associée à une hausse de la productivité et à la montée du troc²³.

À l'âge accompli de la civilisation, tous ne travaillent plus comme autrefois, mais tous jouissent de la production résultant de la division du travail et de la circulation des marchandises. Bien que les écarts de richesse soient énormes, l'ouvrier le plus pauvre y jouit d'un bien-être nettement supérieur à tout ce qu'a pu connaître le Sauvage²⁴. Cependant, l'envie que suscite l'inégale répartition des richesses dans des sociétés désormais peuplées exige l'imposition de la subordination par les institutions de l'État (police, armée, justice, administrations, etc.)²⁵. Au plan individuel, le bilan n'est toutefois pas unilatéral. La parcellisation du travail fait de l'ouvrier un être « stupide et ignorant²⁶ » à l'intelligence fatalement bien inférieure à celle du chasseur primitif dont la survie reposait sur la polyvalence et l'inventivité²⁷. Cependant, ces chasseurs sont complètement déclassés lorsqu'on les compare aux membres de l'élite de la société civilisée jouissant du loisir de s'intéresser à toutes choses, d'analyser et de comparer de manière précise et systématique²⁸.

À l'exception des empires du Mexique et du Pérou, toutes les nations indiennes d'Amérique appartenaient à l'âge premier, c'est-à-dire le plus inférieur, le plus rude²⁹, associé en outre, étant donné l'absence de l'agriculture, à une très faible occupation du territoire³⁰. Ce sont les Européens qui y ont introduit le commerce avec celui des pelleteries³¹. Certes, la découverte et la colonisation des Amériques auraient pu s'avérer bénéfiques pour tous, mais « l'injustice sauvage des Européens » eut des effets catastrophiques pour plusieurs malheureux pays³². De même, l'avidité à s'approprier les pays d'Autochtones pourtant accueillants a-t-elle constitué une injustice³³. Mais qu'en conclure ? D'aucune manière les nations de chasseurs pouvaient-elles constituer une menace pour les colonies européennes³⁴. Celles-ci ayant initié les premiers habitants au commerce par

23. *Ibid.*, p. 139, 342, 565, 570.

24. *Id.*, p. 9, 580.

25. *Id.*, p. 456, 570, 589.

26. *Id.*, p. 637.

27. *Id.*, p. 637.

28. *Id.*, p. 639.

29. *Id.*, p. 45, 139, 450, 564-665.

30. *Id.*, p. 45, 139, 172, 450, 564-565, 567.

31. *Id.*, p. 139.

32. *Id.*, p. 358., 508-509.

33. *Ibid.*, p. 476, 358, 476.

34. *Id.*, p. 566.

l'achat de leurs pelleteries et ayant pris possession de leurs terres faiblement occupées, elles les ont facilement remplacés pour prospérer plus que quel- qu'autre société. Ces colonies avaient l'avantage de l'agriculture et des arts, de la tradition de la subordination à des lois et à un gouvernement, tandis que déclassées, ces « nations sauvages et barbares », ne pouvaient suivre³⁵.

De ce survol, retenons les caractéristiques suivantes :

1. La marche inéluctable du progrès depuis la sauvagerie jusqu'à la civilisation.
2. Le caractère injuste, mais également inéluctable, de l'élimination des nations figées dans les âges archaïques de l'humanité.
3. La représentation des sociétés indiennes d'Amérique du Nord comme étant toutes nomades, sans pratique de l'agriculture.
4. Le très difficile, voire impossible rattrapage des nations « retardataires ».
5. La sédentarité, la pratique de l'agriculture, la propriété privée, la division du travail comme conditions objectives indispensables de l'accumulation de la richesse et du pouvoir.
6. L'imposition de la subordination et son intériorisation par les contraintes du travail et celles des institutions.
7. La nostalgie du « Bon Sauvage » chasseur-pêcheur-cueilleur, guerrier et chef en lieu et place de l'ouvrier rustre.

Deux contemporains de Gallatin nous ont légué une analyse exceptionnelle de la société des États-Unis. En effet, Alexis de Tocqueville et Gustave de Beaumont ont voyagé dans aux États-Unis et au Canada durant une période de neuf mois, soit de mai 1831 à février 1832. Tous deux furent conscients des limites et de l'ambivalence de la Révolution américaine et du paradoxe d'une société égalitaire et raciste jusque-là incapable d'élever les Noirs au plein statut de citoyens et d'intégrer les Indigènes³⁶. Nous voulons cerner ici l'essentiel de la pensée de l'un et l'autre relative à la condition autochtone et voir en quoi elles s'apparentent et se distinguent de celle de Gallatin.

35. *Id.*, p. 455.

36. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, op. cit., p 141-142.

Deux observateurs du pays

Tocqueville et Beaumont avaient pour mission de rédiger un rapport sur le système pénitentiaire américain, ce qu'ils ont accompli³⁷. C'est cependant la démocratie américaine et la tension entre les principes d'égalité et de liberté qui constituaient leur intérêt principal. Tocqueville et Beaumont ont rédigé des carnets de voyage, mais ceux de Beaumont, à l'exception de lettres, ne nous sont pas parvenus. Les deux amis se sont partagé le travail de rédaction, le premier s'intéressant aux institutions, ce qui a donné lieu à l'œuvre classique *De la Démocratie en Amérique*, le second s'attachant aux rites et aux mœurs dont a résulté une œuvre percutante bien que beaucoup moins élaborée et connue *Marie ou l'esclavage aux États-Unis*³⁸.

Tocqueville, particulièrement, analyse sous tous les angles, les origines et les ressorts d'une grande démocratie fondée sur l'égalité des conditions et l'absence d'une aristocratie. L'un et l'autre dénoncent le maintien de l'esclavage et le refoulement des Indiens dans cette société pourtant égalitaire entre les Blancs³⁹. Deux « races infortunées » souffrent de la tyrannie, le Noir que la servitude abrutit⁴⁰, l'Indien dépouillé du sol⁴¹ réduit à la déchéance⁴². Au cours de leur périple qui les conduit sur les rives de l'Atlantique de Norfolk (Virginie) à Boston (Massachusetts), d'est en ouest de New York à Green Bay (Wisconsin) et, du nord au sud, de Québec à la Nouvelle-Orléans, ils côtoient des Indiens réduits à des conditions lamentables. Ni Tocqueville, ni Beaumont n'envisagent un avenir pour cette « race » condamnée à périr⁴³. Nous exposerons de manière distincte la pensée de l'un et l'autre.

37. GUSTAVE DE BEAUMONT et ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *Système pénitentiaire aux États-Unis et son application en France*, dans *Cœuvres complètes de Tocqueville, Alexis de (1805-1869)*, tome IV, Livre II, Paris, Gallimard, 1951, 2^e édition.

38. GUSTAVE DE BEAUMONT, *Marie ou l'esclavage aux États-Unis, Tableau des mœurs américaines*, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1840, Édition numérique par Gustave Swaelens, Classiques des sciences sociales, Chicoutimi, J.-M. Tremblay [2003].

39. ÉLISE MARIENSTRAS, *Les mythes fondateurs de la nation américaine*, op. cit.

40. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *La démocratie en Amérique*, op. cit., p. 142.

41. *Ibid.*, p. 25.

42. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *Voyage en Amérique*, dans : *Cœuvres complètes de Tocqueville, Alexis de (1805-1859)*, tome V, I, Cahier alphabétique A, p. 223-224.

43. *Ibid.*, Cahier E, p. 262 ss.

Alexis de Tocqueville

Lecteur d'écrits de la Nouvelle-France et tout particulièrement de l'historien François-Xavier de Charlevoix, également de Fenimore Cooper et de Chateaubriand dont il était le neveu⁴⁴, sous le choc du contraste entre la représentation romantique du « bon Sauvage » et la réalité pitoyable d'êtres brutalisés⁴⁵, Tocqueville interroge de nombreux observateurs proches des Indiens : missionnaires, militaires, politiciens, etc. Qu'ont-ils gardé de leur éloquence ancienne et de leur férocité guerrière ? Conservent-ils la ferveur religieuse des premiers temps de la conversion ? Le pouvoir politique fait-il toujours défaut ? L'agriculture est-elle toujours féminine et, en corollaire, les hommes craignent-ils le travail ? Pourquoi et comment la proximité des Blancs engendre-t-elle leur dépravation ? Comment les Indiens jugent-ils les Blancs et la civilisation dont ils sont porteurs ? Ont-ils conscience de leur fatale disparition ? Se plieront-ils à la civilisation ou bien camperont-ils dans un quant-à-soi fier et méprisant des comforts de l'Européen⁴⁶ ?



Alexis de Tocqueville
(1805-1859)

L'ensemble des questions cadre à l'évidence dans le paradigme du progrès de la sauvagerie à la civilisation, cependant il ne s'agit ici ni de racisme, ni de prédéterminisme. Nulle référence chez Tocqueville à une race inférieure⁴⁷. Indiens et Noirs sont à l'égal du Blanc, cependant, la société indienne appartient à un stade historique inférieur. Saura-t-elle sortir de l'enfance de l'humanité ? Si le postulat évolutionniste ne l'interdit pas, la marche de l'histoire n'en est pas moins

44. R. G. THWAITES, *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, New York, Pageant Book Company, 1959, vol. 5, 1633, p. 204 ; vol. VI, 1634, p. 228 ; JOSEPH-FRANÇOIS LAFITAU, *Mœurs des Sauvages américains*, Paris, Maspero, 1983, [1724], vol. 1, p. 86 ; PIERRE FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, [1744], vol. 2, p. 618-619.

45. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, *op. cit.*, p. 57, 142, 146-148, 158.

46. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *Voyage en Amérique, Cahier non-alphabétique I*, p. 72-77.

47. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur Gobineau, ce 17 novembre 1853, *Ceuvres complètes de Tocqueville*, tome IX, *op. cit.*, p. 202-203.

inexorable⁴⁸. Qui plus est, la conquête brutale des débuts a engendré la tyrannie : promesses trompeuses, déportations⁴⁹, spoliations continues. Pour le juriste Tocqueville, cela continue d'être contraire au droit des gens reconnu par le droit international⁵⁰ qui rejette le concept de « terra nullius » pour les Indigènes. Ceux-ci ont droit à la possession du sol, c'est-à-dire à l'usufruit de la cueillette, de la pêche et de la chasse. Cela exclut la propriété du sol qui résulte de la culture sédentaire de ce sol⁵¹ ; propriété inexistante chez les Indiens, au dire de Tocqueville, aussi attachés fussent-ils à leurs terres où reposent les cendres de leurs pères⁵². L'expropriation avec compensation serait donc justifiée et légale. L'agriculteur délogeant le chasseur, émergerait le plein du travail discipliné, la densification de la population, le perfectionnement des arts, la société policée avec ses institutions et ses lois, l'industrie et le commerce, la raison et le savoir, tous facteurs de civilisation⁵³. Une longue tradition de juristes et de philosophes a fondé cette thèse depuis Vitoria, Pufendorf, Locke, Smith⁵⁴. Le pouvoir colonial britannique, puis l'État américain ont fondé leur souveraineté dans ce processus d'éviction de populations clairsemées dans un continent presque vide. Ce pouvoir est donc légitime⁵⁵ même si la manière fut brutale⁵⁶.

Les Indiens n'ont pas le choix. Soit ils rompent radicalement avec leurs traditions et ils s'engagent rapidement sur la voie du progrès, soit ils disparaissent, refoulés de gré à gré jusqu'aux rives du Pacifique, soumis de l'extérieur à la tyrannie et, de l'intérieur, à l'implosion de leurs sociétés⁵⁷. Tocqueville juge le défi inatteignable dans le contexte historique de son époque. Les Indiens n'en auraient

48. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *Le système pénitentiaire aux États-Unis*, p.104 ; ALEXIS DE TOCQUEVILLE à N. W. Senior, 15 novembre 1857, dans *Ceuvres complètes de Tocqueville*, op. cit., tome VI, p. 205.

49. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, op. cit., p. 157.

50. *Ibid.*, p.158.

51. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, 23, 25 ; Alexis de Tocqueville, *Ceuvres complètes de Tocqueville*, op. cit., tome V. Cahier non alphabétique 2 et 3, p. 149 ; Alexis de Tocqueville, *Écrits politiques, L'Algérie*, dans *Ceuvres complètes de Tocqueville*, op. cit., tome III, Livre II, chapitre 1, p. 147.

52. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, op. cit., note de bas de page p. 146-147, 157.

53. *Ibid.*, p.23-25, 107, 142-145, 150.

54. MAUREEN DAVIES, « Aspects of Aboriginal Rights in International Law », dans : BRADFORD W. MORSE, ed., *Aboriginal Peoples and the Law : Indian, Metis and Inuit rights in Canada* », Carleton Libraries Series Ottawa, Carleton University Press, 1989, p. 16-47. L'essentiel de l'information dans les lignes qui suivent est tiré de cette source.

55. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, op. cit., p. 107.

56. *Ibid.*, p.156.

57. *Id.*, p.148, 157.

ni la volonté, ni la discipline, en somme, pas la capacité⁵⁸. Leur caractère tiendrait du primitif et de l'arrogance ostentatoire de l'aristocrate, à cet égard, tout à l'opposé « de la grossièreté des hommes du peuple dans les pays policés⁵⁹ », leurs pérégrinations et transhumances analogues à celles des animaux, s'opposeraient à toute durabilité⁶⁰, leur liberté et leur indépendance barbare répondant à l'absence de tout lien social⁶¹, leur conception du travail comme déshonneur aurait pour corollaire autant l'héroïsme d'impitoyables guerriers que « la vie aventureuse et oisive de chasseurs, sous les ombrages de la forêt⁶² », enfin, leur fierté et leur mépris de l'existence des Blancs feraient obstacle à toute intégration⁶³. L'écart entre eux et la nation américaine serait donc trop grand, celle-ci trop vorace, trop puissante. D'ailleurs, comment pourraient-ils résister alors que même les Canadiens (français) établis à Vincennes (Indiana) depuis les années 1730 ne purent maintenir leur prospérité après l'arrivée de colons anglo-saxons plus industriels et plus instruits qu'ils ne l'étaient⁶⁴, contraints qu'ils furent de vendre leurs terres à vil prix et de se disperser. « Si quelques différences, comparativement peu sensibles dans la civilisation européenne, amènent de pareils résultats, il est facile de comprendre ce qui doit arriver quand la civilisation la plus perfectionnée de l'Europe entre en contact avec la barbarie indienne⁶⁵ ».

L'avance de la civilisation fait disparaître le gibier réduisant les Indiens à la famine⁶⁶ et les privant de tout moyen d'acquisition des biens devenus indispensables puisqu'ils ne peuvent ni produire ni acquérir le métal, les armes à feu. Conquis, ils ne sauraient trouver, à la manière des Romains envahis par les barbares, une place auprès d'un nouveau maître, dépourvus qu'ils sont de toute prépondérance matérielle ou intellectuelle⁶⁷. Ne reste que la misère et la décadence de leurs cultures⁶⁸. Il ne peut donc y avoir d'avenir pour les Indiens, soit ils périssent, ce qui est le plus probable, soit ils s'assimilent⁶⁹.

58. *Id.*, p.142.

59. *Id.*, p. 24.

60. *Id.*, p.149-150.

61. *Id.*, p. 142.

62. *Id.*, p. 23-24, 149.

63. *Id.*, p. 143, 149-150.

64. *Id.*, p.153-154.

65. *Ibid.*, p.154.

66. *Id.*, p.146.

67. *Id.*, p.152, ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *Voyage en Angleterre et en Irlande*, dans : *Œuvres complètes de Tocqueville, op. cit.*, tome VI, p.117, 152.

68. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *Voyage en Amérique*, dans : *Œuvres complètes de Tocqueville, op. cit.*, Cahier portatif n° 2, p. 163, 165.

69. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique, op. cit.*, p. 25, 57, 145, 148.

Mais revenons à cette affirmation selon laquelle la civilisation fait disparaître le gibier réduisant les Indiens à la famine. Elle repose sur la représentation de l'Amérique du Nord vivant essentiellement de la chasse. Pourquoi Tocqueville ne prend-il pas en compte les cinq nations dites civilisées et plus spécifiquement les Chérokis parfaitement sédentaires et alphabétisés ? S'ils offrent la preuve d'une évolution possible vers l'âge adulte de l'humanité, Tocqueville juge qu'ils constituent une exception et que ce passage est irréalisable dans le contexte historique d'alors, comme en témoignent les réfugiés Chactas traversant le Mississippi et les Canadiens (français) abandonnant leurs terres de Vincennes.

Mais, était-ce le gibier ou bien les champs des Indiens que la civilisation faisait disparaître ? Les Indiens des États-Unis étaient-ils effectivement tous chasseurs cueilleurs à l'exception des « cinq nations civilisées » ? Évidemment non. Certes, il n'y avait pas d'agriculture partout au nord de la limite de la culture du maïs ni non plus dans les régions trop arides. Presque tous les territoires visités par Tocqueville et Beaumont avaient eu une vocation agricole avant l'arrivée des colons. L'agriculture, pratiquée dans des champs, immenses au point où des visiteurs européens pouvaient s'y perdre, produisait des surplus pour le commerce⁷⁰. Retenons ici le témoignage du début du XVII^e siècle du récollet Gabriel Théodat Sagard en Huronie sur les rives du lac Huron :

[Les Huronnes conservent] pour deux ou trois ans de provision [de blé d'Inde] ; soit pour la crainte qu'il ne leur succède quelque mauvaise année, ou bien pour l'aller traicter en d'autre Nations pour les pelleteries ou autres choses qui leur font besoin et tous les ans sement ainsi leur bled[Inde]aux mesmes places et endroits, qu'ils rafraichissent avec leur petite pelle de bois, faicte en la forme d'une oreille, qui a un manche au bout ; le reste de la terre n'est point labouré, ains seulement nettoyé des meschantes herbes : de sorte qu'il semble que ce soient tous chemins, tant ils sont soigneux de tenir tout net, ce qui estoit cause qu'allant parfois seul de village à autre, je m'esgarois ordinairement dans ces champs de bled, plustodt que dans les prairies et forests⁷¹.

70. Au cours de la première moitié du XVII^e siècle, l'agriculture fournissait chez les Hurons 80 % des calories, la pêche 9 %, la chasse 6 % et la collecte 5 %, voir : CONRAD HEIDENREICH, *Huronnia. A History and Geography of the Huron Indians 1600-1650*, Toronto, McClelland and Stewart Ltd, 1971, p. 163, 158-218 ; voir également : BRUCE G. TRIGGER, *The Huron Farmers of the North*, Montréal, Holt Rinehart & Winston, 1990, p. 32, 146.

71. GABRIEL [THÉODAT] SAGARD, *Le Grand voyage du pays des Hurons*, Montréal, HMH, 1976, [1632], p. 93 [134-135] ; voir également : SAMUEL DE CHAMPLAIN, *Œuvres*, [G.É. Giguère éditeur], Montréal, Éditions du Jour, 1973, vol 2, p. 515, 518, 541, 545, 561.

Comment se fait-il que ni Tocqueville, ni Beaumont n'aient observé ces immenses champs qui avaient pourtant frappé les observateurs au début de la période coloniale ? Cela tient à ce qu'à leur époque, les Amérindiens vivant à l'est du Mississippi étaient non seulement moins nombreux à cause des épidémies, mais également réduits au statut de réfugiés et d'itinérants⁷². Quand, vers 1830, des milliers de colons européens arrivèrent dans les Grands Lacs et dans la vallée du Mississippi, ils se sont appropriés non seulement les forêts des Amérindiens, mais également les sites de leurs villages et leurs terres cultivées. Bref, tout comme au début du XVII^e siècle, non pas des terres vierges, mais veuves⁷³.

Là où nos voyageurs ont cru voir l'itinérance de chasseurs nomades d'un monde sauvage et archaïque, ils avaient sous les yeux la modernité de la dépossession coloniale et du nettoyage ethnique. Ne retenons à titre illustratif que la composition multiethnique de la communauté d'Aux Glaises (Glaize, Ohio), sur la rivière Maumee à l'embouchure de la rivière aux Glaises en Ohio en 1792. L'historienne Helen Hornbeck Tanner nous en a livré un portrait saisissant en même temps que de la plus grande pertinence pour notre propos⁷⁴.

L'agglomération accueillait des réfugiés Chouanons (Shawnees) et Delaware récents dont les villages et les récoltes avaient été brûlés lors d'expéditions de l'armée américaine à leur rencontre. Y habitaient, dans un rayon de 16 kilomètres de l'embouchure de la rivière, environ deux mille personnes réparties dans 7 villages, 6 indiens (2 chouanons, 3 delawares, 2 miamis) et un de familles de commerçants canadiens et britanniques. Les Britanniques occupaient encore la vallée de l'Ohio à cette époque. Outre les demeures, il y avait des potagers, des pâturages pour les chevaux, des champs de maïs (ou blé d'Inde). Près des villages chouanons, un vaste champ de maïs longeait le sud de la rivière Maumee (affluent de l'Aux Glaises) sur plusieurs kilomètres⁷⁵. L'agglomération accueillait également des Nanticokes originaires de la Baie de Potomac (Virginie), des Chérokis du Tennessee, et, regroupés sous le générique de Mingos, des Agniers (Mohawks), des Goyogouins (Cayugas) et des Tsonnontouans (Senecas) originaires de l'État de New York, des Delaware⁷⁶. L'on y célébrait la Fête des morts au printemps et

72. WILLIAM CRONON, *Changes in the Land. Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill and Wang, 1983, p. 25-33. 44-53.

73. FRANCIS JENNINGS, *The invasion of America : Indians, colonialism, and the cant of conquest*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975.

74. HELEN HORNBECK TANNER, « The Glaize in 1792 : A Composite Indian Community », *Ethnohistory*, vol. 25, n° 1, (hiver, 1978), p. 15-39.

75. *Ibid.*, p. 15.

76. *Id.*, p. 16, 19.

celle du blé d'Inde vert à l'automne⁷⁷. Ces Autochtones étaient alliés à la grande Confédération des Indiens du Nord-Ouest regroupant les nations des Grands Lacs et du Saint-Laurent. Le général Anthony Wayne rasa tous ces établissements en août 1794⁷⁸ et, entre autres, 80 kilomètres de champs de maïs⁷⁹. Forcée de céder leurs terres par le traité de Greenville en 1795, toute cette population fut dispersée.

Qualifier les sociétés indiennes de nomades résulte donc d'un biais idéologique consistant à confondre l'itinérance des dépossédés de la terre avec celle des chasseurs-cueilleurs. Encore que, nous le savons, autre biais idéologique, le mode de vie nomade consiste en la récolte de ressources végétales, halieutiques et cynégétiques sur un territoire. Cela exclut habituellement l'existence d'une même demeure annuelle, bien que pas nécessairement comme l'illustrent les pêcheurs de la Côte Ouest. Cela ne doit d'aucune manière être associé au vagabondage.

Souignons enfin une dernière réserve à l'analyse de Tocqueville de la condition autochtone. S'il dénonce la manière, mais non pas le processus d'expropriation des Indiens aux États-Unis, s'il manifeste beaucoup d'empathie pour les vaincus de l'histoire, c'est probablement parce qu'il n'est pas Américain et qu'il conserve en mémoire les manières généralement moins brutales de la colonisation française en Amérique du Nord. Cependant, rentré en France, il fut l'un des principaux promoteurs de la conquête des « tribus » de l'Algérie sur un mode analogue à celui des tribus indiennes aux États-Unis⁸⁰. L'observateur politique aux États-Unis, également politicien en France, tient donc deux discours. Tant pour la conquête de l'Ouest aux États-Unis que pour celle de l'Algérie par la France, l'intérêt national ou plus précisément impérial a préséance sur les tribus indigènes. Il ne saurait donc exister une question nationale indigène⁸¹. En somme, quel que soit le lieu, la prétention nationale ne vaut que pour le civilisé, elle demeure inconcevable quand il s'agit de la volonté d'existence de manière souveraine pour le colonisé.

77. *Id.*, p. 23.

78. *Ibid.*, p. 33.

79. *Id.*, p. 33.

80. NOURREDINE SAADI, « Tocqueville et l'Algérie : Le Libéral et le Colonial », *The Tocqueville Review / La Revue Tocqueville*, vol. XXV, n° 2, 2004, p.115 ; ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, *op. cit.*, I (première partie), p. 32.

81. TZVETAN TODOROV, « Tocqueville et la doctrine coloniale », introduction à ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la colonie en Algérie*, Paris, Éditions Complexe, 1988, [1847], p.18-19.

Gustave de Beaumont

Il n'en va pas de même pour Gustave de Beaumont pour qui la domination ne va pas sans résistance ce qui l'incite à prendre le parti des exclus de la république des États-Unis, les Noirs et les Indiens et plus généralement des peuples conquis dont l'analyse comparative des destins différents s'avère particulièrement éclairante. Tout comme son ami Tocqueville, Beaumont fut favorable à la conquête de l'Algérie, mais y il fut davantage critique des modalités d'implantation du régime colonial. Dans son roman *Marie ou l'esclavage aux États-Unis*⁸², Ludovic, un Français, débarque à Baltimore vers 1830 poussé par le dégoût d'une société européenne corrompue et par l'attrait d'un nouveau monde de liberté. Il y est accueilli chez Daniel Nelson, un notable issu d'une vieille famille écossaise qui fit carrière dans le commerce, en politique, pour enfin se faire pasteur presbytérien. Pour ce personnage, Beaumont s'est probablement inspiré du patriote canadien Wilfred Neilson qu'il avait rencontré à Québec⁸³. Veuf, Nelson vivait avec ses deux enfants, Georges et Marie nés d'une mère descendante d'une ancêtre mulâtre. Bien que de phénotype « blanc », ces deux enfants de « sang impur » étaient donc légalement des Noirs, ce qui avait conduit le père à s'établir à Baltimore pour échapper au stigmat.

Nelson est un intellectuel critique. Autant il aime son pays, autant une colère muette l'habite⁸⁴. « Partout [dit-il] où la société se partage en hommes libres et en esclaves, il faut bien s'attendre à trouver la tyrannie des uns et la bassesse des autres, le mépris pour les opprimés, la haine contre les oppresseurs, l'abus de la force, et la vengeance⁸⁵ ». C'est avec la même virulence qu'il dénonce la dégradation des Indiens, fruit de « notre ouvrage⁸⁶ », leur expropriation et leur déportation jusqu'à leur tombeau sur les rives du Pacifique⁸⁷. Il a affranchi des esclaves



Gustave de Beaumont
(1802-1866)

82. GUSTAVE DE BEAUMONT, *Marie ou l'esclavage aux États-Unis*, op. cit.

83. GUSTAVE DE BEAUMONT, *Lettres d'Amérique 1831-1832*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, p. 135-136.

84. *Ibid.*, p. 37, 65.

85. *Id.*, p. 62

86. *Id.*, p. 145.

87. *Id.*, p. 146.

et il comprend l'aliénation de victimes pouvant œuvrer à la reproduction du système⁸⁸. Il s'est également rendu en Georgie afin d'aider les Chérokis à résister à leur déportation ; cela lui valut la prison⁸⁹.

Le fils, George Nelson, incarne le militant noir intègre et courageux. Dans sa patrie, les États-Unis⁹⁰, il ne combat pas moins l'oppression qui afflige ses frères de « race » que la tyrannie à l'encontre des Indiens⁹¹. Victime de ségrégation, il privilégie à son salut personnel, celui de ceux qui courbent sous le joug américain⁹². Le « Grand Jour » se lève lors d'un projet d'insurrection conjugué des Noirs du Sud et des Indiens Chérokis. C'est aux côtés de ces derniers que combat George au sacrifice de sa vie tandis que les Noirs (par soumission atavique ?) ne suivent pas⁹³.

Aussi belle que réservée, cachant « quelque douleur », Marie Nelson, se perçoit indigne d'amour⁹⁴. D'une extrême générosité à l'égard des prisonniers et des malades mentaux, mais intériorisant le mépris, elle était habitée par la culpabilité et la honte de soi⁹⁵. Contrairement à son frère foudroyé au combat, elle se brisera à force de plier⁹⁶.

Un pogrom contre la mésalliance ayant empêché la tenue du mariage, Marie et Ludovic n'ont d'autre choix que de fuir cette société qui les persécute⁹⁷. Où chercher asile si ce n'est parmi les « Sauvages », où les hommes ne sont « ni polis ni savants, mais aussi ne connaissent rien aux arts de l'oppression et de la tyrannie⁹⁸ ». La marche vers l'Ouest révélera un espace colonial amnésique⁹⁹ de la présence des Premières Nations doublé de la dégradation et de la misère des survivants indiens¹⁰⁰. Passé Détroit, commence le « désert », c'est-à-dire le point de bascule entre les mondes civilisé et sauvage¹⁰¹. Au bout d'un parcours de tous les dangers à destination de Saginaw sur le lac Huron (péninsule méridionale de

88. *Id.*, p. 73.

89. *Id.*, p. 90.

90. *Ibid.*, p. 76.

91. *Id.*, p. 91.

92. *Id.*, p. 129.

93. *Id.*, p. 204.

94. *Id.*, p. 74.

95. *Id.*, p. 172.

96. *Id.*, 177.

97. *Id.*, p. 134-135, 140.

98. *Id.*, p. 140.

99. *Id.*, p. 142.

100. *Id.*, p. 145.

101. *Id.*, p. 147.

l'État actuel du Michigan), un Canadien (français) accueille Ludovic et Marie alors mourante¹⁰². Cet asile d'infortune « réunit dans son sein l'Européen exilé pas ses passions, l'Africain que les préjugés de la société ont banni, l'Indien qui fuit devant une civilisation impitoyable !¹⁰³ ». Ludovic hésite : suicide ? Résignation ? Abdication à penser la société ? Consécration aux bonnes œuvres ? Acceptation de la solitude¹⁰⁴ ? Il enseignera sans y réussir, la civilisation aux Indiens. Ne lui restera que la nostalgie, tandis qu'avec succès Nelson enseignera plutôt la religion aux Indiens avant de se retirer finalement en Nouvelle-Angleterre¹⁰⁵.

Voilà donc un portrait extrêmement dur de la société américaine, celui d'une société égalitaire ne pouvant se passer d'esclaves¹⁰⁶, celui de la tyrannie à l'égard des Indiens¹⁰⁷, bref celui d'un pays où apparaît immense la tâche de combattre les préjugés de tout un peuple¹⁰⁸. Retenons enfin de cette œuvre romanesque, l'émergence à côté du Noir et de l'Indien, d'un troisième personnage emblématique : le Canadien. Plus précisément, à Saginaw, il s'agit d'un « Américain Canadien d'origine » « né parmi les Indiens, dont il avait pris toutes les mœurs » et qui « trouvait un charme extrême dans une vie toute de liberté sauvage¹⁰⁹ ». Beaumont croit identifier ici un trait du « caractère des nations », l'« Américain de race anglaise » tourné vers les « froides jouissances de la richesse¹¹⁰ », le « sang français », ici mâtiné d'indien, préférant « ces choses de valeur idéale » tel l'attachement à sa terre natale. S'ajoute le rappel du « crime d'abandon » par la cession du Canada en 1763, si bien que la France n'est plus « puissante dans les Deux Mondes¹¹¹ ». Le caractère impérial de l'ancienne colonie française se trouve donc esquivé en même temps qu'en est souligné, à juste titre, à la fois le trait distinctif du métissage et celui du statut de peuple conquis.

Il importe de souligner l'originalité et le caractère avant-gardiste en même temps que complémentaire de la contribution romanesque de Beaumont pour l'analyse socio-politique. En situant l'action du point de vue subjectif de l'acteur et de ses émotions plutôt que de la seule raison, nous accédons 1) aux formes d'intériorisation de la domination (aliénation, amnésie, révolte, désespoir) et,

102. *Ibid.*, p. 161.

103. *Id.*, p. 177.

104. *Id.*, p. 177, 187.

105. *Id.*, p. 185.

106. *Id.*, p. 65-67.

107. *Id.*, p. 91.

108. *Id.*, p. 75.

109. *Id.*, p. 161.

110. *Id.*, p. 161-162.

111. *Id.*, p. 147.

2) au plan collectif, aux mécanismes et aux modalités d'exclusion sociale : passage de l'esclavage au racisme et à l'inégalité sociale, sort des pauvres, sort des peuples vaincus et des minorités opprimées. Bref, tout cela concerne les blocages et les entraves à la liberté citoyenne et à la participation aux affaires publiques¹¹². Que faire alors lorsque sont sans issue les voies de la révolte ? Contribuer au rapprochement par la communication, celle de la religion tout particulièrement¹¹³.

Beaumont a repris toutes ces questions (en retenant de nombreuses références aux Noirs, aux Indiens et aux Canadiens) à propos de l'Irlande dans un livre remarquable qu'il publia sur ce pays en 1839 après un voyage qu'il y fit avec Tocqueville en 1835, et un second seul, en 1837¹¹⁴. Pour l'Irlande comme pour les États-Unis, le livre porte sur les « progrès du principe démocratique » aux dépens du principe aristocratique¹¹⁵ dans toutes les sociétés, y compris chez le peuple alors le plus infortuné d'Europe¹¹⁶. Il n'y a en effet, pour Beaumont, pas de peuple étranger dans la famille des peuples¹¹⁷. Dans ses recherches des causes des maux de l'Irlande, sont explicitement écartées toutes les explications racistes¹¹⁸ au profit de l'histoire, de l'ethnographie, mais plus fondamentalement de l'analyse des structures sociales et politiques de même que des mœurs et des mentalités¹¹⁹.

L'explication des malheurs de l'Irlande nous reporte à la conquête anglo-normande du XII^e siècle. Cycles et violences ininterrompues de spoliations, d'expropriation territoriale, de déportation, de guerres civiles et d'horreurs, bref, il fallait détruire l'Irlande¹²⁰. Si, au cours de ces longs siècles, la résistance irlandaise¹²¹ ne fut jamais victorieuse, c'est que l'Irlandais catholique tenait à la fois de l'Indigène et de l'esclave. Du premier pour « leur sauvagement mais fière indépen-

112. VICTORIA MARGREE and GURMINDER K. BHAMBRA, « Tocqueville, Beaumont and the Silences in Histories of the United States : An interdisciplinary Endeavour across Literature and Sociology », *Journal of Historical Sociology*, vol. 24, n° 1, mars 2011, p. 116-131 ; G. W. PIERSON, « Avant-propos », dans GUSTAVE DE BEAUMONT, *Lettres d'Amérique 1831-1832*, p. 5-10 ; A. JARDIN, « Introduction », dans GUSTAVE DE BEAUMONT, *Lettres d'Amérique 1831-1832*, p. 11-19 ; GUSTAVE DE BEAUMONT, *Lettres d'Amérique 1831-1832*, p. 21-27.

113. GUSTAVE DE BEAUMONT, *Marie ou l'esclavage aux États-Unis, op. cit.*, p. 90, 146, 183, 185, 188.

114. GUSTAVE DE BEAUMONT, *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1842, 5^e édition, 2 tomes, numérisé par Google.

115. *Ibid.*, t. 1, p. 1-4.

116. *Id.*, t. 1, p. 5.

117. *Id.*, t. 1, p. 5.

118. *Id.*, t. 1, p. 336-343.

119. *Ibid.*, t. 1, p. 8-10.

120. *Id.*, t. 1, 57-58, 66, 69-70, 74-75, 77-78. 88. 91.

121. *Id.*, t. 1, p. 57-58.

dance¹²² » de même que pour le fractionnement du pouvoir en une multitude de clans, de tribus et de familles en lutte perpétuelle¹²³. En corollaire, jamais le conquérant n'a cherché à associer le vaincu à son pouvoir, jamais n'y eut-il métissage, fusion :

Manifestement, Beaumont assume le paradigme évolutionniste sauvagerie-civilisation avec ses quatre grands âges : chasse, élevage, agriculture, commerce. Sur cette échelle du temps, poussés hors des villes, voire de leurs villages, les Irlandais survivaient de chasse, d'élevage ou d'agriculture de misère sur de minuscules parcelles grevées de droits de fermage, ou encore ils n'avaient rien du tout¹²⁴. La défaite irlandaise a donc tenu au caractère primitif de cette société et au caractère d'ancien régime de cette société conquise fondée sur le travail servile¹²⁵.

La Révolution américaine a appris « à l'Irlande qu'un peuple dépendant peut devenir libre et à l'Angleterre qu'il est périlleux de refuser la liberté à qui peut la prendre¹²⁶ ». Cela inaugura une nouvelle époque¹²⁷. La Révolution française exerça également une influence majeure. Au terme de son analyse, Beaumont propose un programme de réformes aux maux du pays que sont le chômage, la misère, le difficile accès à la terre, la surpopulation, etc.¹²⁸ Bref, des remèdes pour qu'émergent les conditions sociales de la liberté et de la prospérité fondées sur la citoyenneté, le travail et la propriété, l'esprit d'entreprise, la présence d'une classe moyenne¹²⁹. Bien que Beaumont ne l'écrive pas explicitement, cela correspond à l'âge du commerce, c'est-à-dire, celui de la civilisation.

Ce projet de réingénierie sociale pour inscrire l'Irlande sur la voie du libéralisme et de la démocratie ne conduit pas Beaumont à reconnaître un statut national à ce pays. Il n'y aurait jamais eu de nation conquise, ce furent des papistes qui le furent par les protestants. L'oppression ne fut donc à caractère ni national, ni non plus colonial¹³⁰, puisque sa minorité protestante n'y a jamais été

122. *Id.*, t. 1, p. 19.

123. *Id.*, t. 1, p. 20-21, 33.

124. *Id.*, t. 1, p. 75-78, 111, 119.

125. *Id.*, t. 1, p. 278-282, t. 2, p. 10 ; MICHAEL DROLET, « Review Essay. Failed states and modern empires : Gustave de Beaumont's *Ireland* and French Algeria », *History of European Ideas*, n° 33 (2007) p. 519.

126. GUSTAVE DE BEAUMONT, *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, t. 1, p. 152.

127. *Ibid.*, t. 1, p. 3, t. 2, p. 307-309.

128. *Ibid.*, t. 2, p. 90-91, 169-177.

129. *Id.*, t. 1, p. 119-120, t. 2, p. 61, 89 ; MICHAEL DROLET, « Review Essay... », *loc. cit.* p. 518-519.

130. GUSTAVE DE BEAUMONT, *L'Irlande sociale... op. cit.*, t. 1, p. 162, 165.

placée en état d'infériorité vis-à-vis l'Angleterre¹³¹. Et si, par un « zèle imprudent », l'Irlande, « contestant le droit de ses maîtres » cherchait « à poursuivre une indépendance complète », elle « risquerait de tomber dans une entière servitude¹³² ». Voilà la question nationale dépouillée de toute légitimité et de tout fondement : plutôt le « vivre ensemble », Anglais et Irlandais, protestants et catholiques sous la couronne britannique¹³³, celle-ci, en rupture avec ses pratiques passées, acceptant de faire participer les vaincus « aux avantages sociaux et politiques du nouveau gouvernement et créant un droit commun¹³⁴ » afin de réaliser une « alliance morale » qui puisse « seule assurer la conquête¹³⁵ ». Il en irait pour l'Irlande comme pour le Canada, jamais l'Angleterre n'acceptera de le perdre. Quel empire agirait ainsi¹³⁶ ? Ne suffit-il pas de voir ce que l'on fait subir aux insurgés de Montréal.

L'Irlande de Beaumont a exercé une grande influence sur les politiques coloniales françaises en Algérie dont la France a entrepris la conquête en 1830. La grandeur de la France justifiait d'autant un empire qu'elle avait perdu l'Amérique tandis que le caractère demi-sauvage des Algériens et leur société figée dans une agriculture primitive et l'élevage justifiaient leur intégration à la France¹³⁷. En revanche, ne fallait-il pas s'élever contre un plan visant à reproduire l'Irlande en Algérie ? C'est pourquoi Beaumont s'opposa à la colonisation militaire au profit d'une autonomie locale doublée d'une politique d'intégration¹³⁸. En somme, oui à l'empire, oui au progrès de la civilisation sur la sauvagerie, mais, chez Beaumont avec davantage de compassion que chez Tocqueville¹³⁹.

S'il ne conçoit pas d'avenir pour les nations indiennes, Beaumont, bien plus que son compagnon de voyage Tocqueville exprime le drame de la conquête. Tandis que Tocqueville citant la tradition orale chérokie de l'histoire tragique de la dépossession de l'homme rouge par l'homme blanc conclut froidement : « Tel est le langage des Indiens : ce qu'ils disent est vrai ; ce qu'ils prévoient me semble inévitable¹⁴⁰ », Beaumont partageant ce constat d'un rapport de forces terriblement inégal, ajoute les dimensions supplémentaires de l'empathie et de la sollicitude

131. *Ibid.*, t. 1, p. 163.

132. *Id.*, t. 2, p. 26, 282.

133. *Id.*, t. 2, p. 13, 276, 287 ; t. 1, p. 4, 200-202.

134. *Id.*, t. 1, p. 39.

135. *Id.*, t. 1, p. 39, 44, 46, 55, 355.

136. *Id.*, t. 2, p. 282-283 ; GUSTAVE DE BEAUMONT, *Lettres d'Amérique, op. cit.*, p. 132-137.

137. MICHAEL DROLET, « Review Essay... », *loc. cit.*, p. 522.

138. *Ibid.*, p. 509, 520.

139. G. W. PIERSON, « Avant-Propos », dans : GUSTAVE DE BEAUMONT, *Lettres d'Amérique, op. cit.*, p. 6, 9.

140. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique, op. cit.*, p. 157.

devant le sort des vaincus¹⁴¹, indépendamment de leur position sur l'échelle du progrès, c'est-à-dire sur la voie de ce que les Blancs, y compris lui-même, jugent être la civilisation. S'il juge la conquête coloniale inévitable à cause de l'inégal développement des peuples et justifiée au nom du progrès de la civilisation, il refuse néanmoins toute logique de fatalité quant aux modalités, promouvant la convergence avec les conquis plutôt que leur écrasement, fussent-ils Indiens, Irlandais ou Canadiens. Cela conduit, au nom de l'équité et de la justice, à concevoir des formes de réingénierie des rapports sociaux à l'intérieur des paramètres de la reconnaissance de la légitimité de l'État porteur de la civilisation et de la négation du caractère national des groupes dominés.

En somme, au-delà du remarquable raffinement et l'exceptionnelle perspicacité de l'analyse sociopolitique de Tocqueville et de Beaumont, leur œuvre demeure inscrite dans deux incontournables paradigmes de leur époque. D'abord, celui du progrès depuis la sauvagerie, l'élevage, l'agriculture jusqu'à l'âge du commerce ainsi qu'Adam Smith¹⁴² l'a exposé et ensuite, la raison d'État ou d'empire portée par la grandeur civilisatrice d'une nation éclairée.

Albert Gallatin

Albert Gallatin (1761-1849) fut un homme politique, un banquier et un intellectuel américain¹⁴³. Issu d'une vieille famille patricienne de Genève amie de

-
141. A. JARDIN, « Introduction », dans : GUSTAVE DE BEAUMONT, *Lettres d'Amérique... op. cit.*, p. 11-19.
142. ADAM SMITH, *An inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*. « A nation of hunters can never be formidable to the civilized nations in their neighbourhood » p. 566. Pour une recherche il suffit de procéder par mots clés : hunting (hunter, fisher, savage), pasturage (shepherd, ox, sheep, etc.), farming (husbandmen, peasant), commerce.(arts, commodity, price, industry, merchant, individual, etc.). MICHAEL DROLET, « Review Essay... », *loc. cit.*, p. 516. <http://www2.hn.psu.edu/faculty/jmanis/adam-smith/Wealth-Nations.pdf>
143. Le bref portrait qui suit de la carrière de Gallatin est tiré des sources suivantes : FABIENNE FINAT et ROBIN MAJEUR, *Albert Gallatin. Un Genevois aux sources du rêve américain*, Bibliothèque de Genève, Exposition, Guide français / English, Genève, Bibliothèque de Genève, 2011 ; FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », document de travail, Genève, Musée de Genève, 2011 ; RENÉ NAVILLE, « Biographie : Albert Gallatin homme d'État et américaniste », Genève, Bibliothèque de Genève, non daté, document non publié ; NICHOLAS DUNGAN, *Gallatin, America's Swiss Founding Father*, New York University Press, New York, 2012, résumé en français, non daté, non publié, Genève, Bibliothèque de Genève ; LOUIS NECKER, « De Voltaire à Morgan : Albert Gallatin, père de l'ethnologie nord-américaine », *Société suisse des Américanistes / Schweizerische Amerikanisten-Gesellschaft, Bulletin*, n^{os} 66-67, 2002-2003, p. 19-26 ; JEAN LECLERCQ, « 250^e anniversaire de la naissance d'Albert Gallatin », *Le-mot-juste-en-anglais, Blog*

Voltaire et imprégnée de la philosophie des Lumières, il fit ses études à l'Académie fondée par Jean Calvin où étudiaient également des fils des grandes familles protestantes d'Europe. Inspiré par le souffle de liberté de la Révolution américaine, il s'embarqua pour Boston en 1780 alors que la Guerre d'Indépendance avait encore cours. D'abord bucheron dans le Maine, il y rencontra des Abénaquis¹⁴⁴. Deux ans plus tard, il était professeur de français à Harvard. Il s'établit ensuite en Pennsylvanie et devient actif en politique à partir de 1788 à titre de représentant de son État à la conférence de Harrisburg où il joue un rôle actif à la rédaction des dix premiers amendements à la constitution qui constituent le Bill of Rights. L'héritage de bonnes relations entre les Quakers et les Indiens permet à Gallatin de nombreuses rencontres avec ces derniers. À partir de 1790, il remplit trois mandats successifs à la législature de la Pennsylvanie et concurrentement, il est élu sénateur au Congrès à Washington. Le président Jefferson en fait son Secrétaire au Trésor (1801-1809), mandat que prolonge (1809-1813) son successeur, le président Madison. Administrateur rigoureux et respecté, colombe plutôt que vautour, il percevait la guerre comme facteur d'endettement et de corruption. C'est Gallatin qui a réalisé les montages financiers pour l'achat de la Louisiane en 1803, de même que celui, certes de moindre envergure, de l'expédition de Lewis et Clark (1804-1806). Lorsque des délégations d'Indiens viennent à Washington, dans l'exercice de ses fonctions, Gallatin tient à toujours les recevoir personnellement pour échanger sur leurs conditions, leurs mœurs, leur langue.



Albert Gallatin
(1761-1849)

Après la fin de son mandat à l'exécutif, Gallatin a poursuivi sa carrière à titre de diplomate, négociant entre autres, avec l'Angleterre, les traités de Gand qui mettait fin à la guerre en 1814 et celui de 1818 renouant une alliance de commerce et fixant la frontière entre les États-Unis et le Canada à l'ouest, ultérieurement, il rédige un rapport sur celle du Maine et du Nouveau-Brunswick.

http://le-mot-juste-en-anglais.typepad.com/le_mot_juste_en_anglais/2012/01/-250%C3%A8me-anniversaire-de-la-naissance-de-albert-gallatin-.html

144. ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian, 1820-1880. The Early Years of American Ethnology*, Norman, The University of Oklahoma Press, 1986, p. 19.

À Gand, il tenta, sans succès, de faire ratifier une clause visant l'abolition par les deux parties du trafic des esclaves¹⁴⁵. Il fut ambassadeur des États-Unis à Paris (1816-1823) et à Londres (1826-1827). Gallatin quitte la diplomatie à 65 ans et ses intérêts se tournent désormais vers la finance, l'éducation et l'ethnologie. Il a écrit sur la monnaie et le système bancaire des États-Unis et, avec John Astor, il fut cofondateur et directeur (1831 à 1839) de la National Bank of New York (à l'origine de la J. P. Morgan Chase Bank). Il fut également l'un des fondateurs et le premier président de l'University of New York (1830), de même que président de la New York Historical Society. Enfin, très impliqué dans les débats d'alors relatifs à l'origine de l'humanité de même qu'à la préhistoire et à l'ethnologie des sociétés autochtones, il est en 1842, le cofondateur avec John Russell Bartlett de l'American Ethnological Society (à l'origine de l'American Anthropological Association). C'était une société aux champs d'intérêt très larges touchant l'antiquité, archéologie, l'histoire biblique, l'anthropologie physique (« craniologie »), l'ethnologie et dont les principaux débats portaient sur l'origine de l'homme (monogénisme ou polygénisme), sur la vérité ou non de la Bible, sur les questions de l'éthique en ethnologie et de son instrumentalisation¹⁴⁶.

Démocrate et humaniste, conscient des limites et des blocages d'une république esclavagiste et guerrière à l'égard de ses premiers habitants, Gallatin s'est consacré à combattre les préjugés et l'ignorance par l'éducation et par la création de sociétés savantes qui promeuvent les connaissances relatives aux exclus de la société. L'« Indian Removal Act » de 1830 du président Jackson ordonnant la déportation de tous les Indiens des États du Sud vivant à l'est du Mississippi, y compris les cinq nations qui répondaient aux critères de « civilisation », catalysa sa détermination à écrire. Il a publié trois ouvrages majeurs. Le premier, en 1836 : *A synopsis of the Indian Tribes within the United States east of the Rockies and in the British and Russian possessions of North America*¹⁴⁷. Il s'agit, 1) d'une toute première classification de même qu'une première carte doublée d'une analyse relativement juste pour l'époque, des langues indiennes des États-Unis et du Canada, à l'est des Rocheuses, et, 2) d'une analyse des facteurs géographiques du retard civilisationnel et de l'inégal développement des sociétés indiennes. Le second livre, publié

145. FABIENNE FINAT et ROBIN MAJEUR, *Albert Gallatin. Un Genevois aux sources du rêve...*, op. cit., p. 32.

146. FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », loc. cit. p. 29.

147. ALBERT GALLATIN, *A Synopsis of the Indian Tribes Within the United States East of the Rocky Mountains, and in the British and Russian Possessions in North America*. By the Hon. Albert Gallatin, dans : *Archaeologia Americana. Transactions and Collections of the American Antiquarian Society*, vol II, Cambridge, Printed For The Society, At The University Press, 1836, 422 p.

en 1845, *Notes on the semi-civilized nations of Mexico, Yucatan, and Central America*¹⁴⁸, porte sur l'avancée endogène des civilisations méso et sud-américaines aux plans technique et intellectuel. Enfin, en 1848, Gallatin écrivit, à l'âge de 87 ans, une longue introduction au livre du philologue et linguiste américano-canadien Horatio Emmons Hale : *Indians of North America, and vocabularies of North America*¹⁴⁹. Il y réitère le caractère incontournable de l'étude des langues pour l'histoire des origines des Autochtones, et il s'intéresse tout particulièrement aux Pueblos du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, ces cultivateurs sédentaires aux valeurs morales élevées qui illustrent parfaitement à quel degré et de manière endogène, la civilisation est accessible aux Indiens.

Tout comme Tocqueville et Beaumont, Gallatin fut un politicien et un intellectuel libéral, héritier des Lumières, favorable à une société de droit, de même que convaincu de l'unité de l'espèce humaine¹⁵⁰. Tous trois se sont opposés à l'esclavage et ont rejeté toutes les justifications, peu importe qu'elles fussent fondées sur la race ou sur la nécessité économique.

Pour sa part, Gallatin, membre depuis 1793, aux côtés de Benjamin Franklin, de la première société abolitionniste des États-Unis, celle de Pennsylvanie¹⁵¹, a mené ce combat dans les sphères intellectuelle et scientifique. Gallatin a rejeté les thèses polygénistes ou encore celles de la « craniologie » censées expliquer la condition inférieure ou l'inégal développement des « races » noire et rouge. Il s'est appliqué à retenir les facteurs environnementaux principalement, mais également sociopolitiques pour rendre compte des résultats différenciées de l'histoire sur divers groupes humains¹⁵².

148. ALBERT GALLATIN, *Notes on the semi-civilized nations of Mexico, Yucatan, and Central America*, dans : *Transactions and collections of the American Ethnological Society*, New York, 1845, vol. 1, 322 p.

149. ALBERT GALLATIN, « Hale's Indians of North America, and Vocabularies of North America, with an Introduction », dans : *Transactions or the American Ethnological Society*, vol. II, New York, Bartlett & Welford, 1848, l'introduction, numérotée en chiffres romains, compte CLXXXVIII (188) pages, plus une carte non paginée localisant les nations indiennes de l'Ouest des États-Unis.

150. FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », *op. cit.*, p. 22, 29 ; LOUIS NECKER, « De Voltaire à Morgan : Albert Gallatin, père de l'ethnologie nord-américaine », *op. cit.*, p. 24 ; ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian, 1820-1880. op. cit.*, p. 17.

151. Il s'agit de la Pennsylvania Society for Promoting the Abolition of Slavery ; FABIENNE FINAT et ROBIN MAJEUR, *Albert Gallatin. Un Genevois aux sources... op. cit.*, p. 31-32.

152. ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian...*, *op. cit.*, p. 35 ; ROBERT E. BIEDER, « Anthropology and History of American Indian », *American Quarterly*, vol. 33, n° 3, 1981, p. 310-311 ; FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », *op. cit.*, p.16-18.

De l'environnement découlent des différences et des inégalités réelles d'intelligence et de culture. C'est ainsi que les Indiens de la côte Ouest seraient dotés d'une intelligence remarquable, que ceux du détroit Juan de Fuca se classeraient parmi les plus intelligents d'Amérique du Nord, mais ceux de l'Orégon à un cran en dessous, quoique bien au-dessus de ceux du nord de la Californie, tandis que ceux plus au sud constitueraient « une des races les plus dégradées et les plus brutales des deux Amériques¹⁵³ ». Il en irait d'une hiérarchie analogue pour la culture. Sans que cela ne soit nullement relié à la race, les Indigènes des Prairies seraient moins apathiques et plus gais que ceux des sombres forêts dont l'obscurité caractéristique du couvert végétal des Grands Lacs jusqu'au golfe du Mexique, expliquerait la grande cruauté à l'égard des ennemis¹⁵⁴. Ce déterminisme géographique et cette représentation d'une hiérarchie des intelligences et des cultures ne doivent tout de même pas nous conduire à occulter l'avancée de la pensée de Gallatin qui rejette toute idée du caractère inné des inégalités humaines.

L'analyse comparative des sociétés lui a également servi à combattre les idées rétrogrades de son époque. Ainsi, à son avis, le haut degré de sophistication des civilisations maya et aztèque démontre-t-il la capacité d'apprentissage et d'évolution des Indiens. De même, la pratique préhistorique de l'agriculture des Pueblos, son origine mexicaine, rendent-elles compte de la possibilité de réussites analogues pour les Indiens de la République américaine¹⁵⁵. Il s'agit certes, à ses yeux, d'un degré de civilisation inférieur à celui du Mexique, mais néanmoins supérieur à celui de toutes les autres tribus d'Amérique du Nord¹⁵⁶. Si l'on peut placer des tribus à diverses positions sur un continuum, cela implique la plausibilité d'un perfectionnement, d'une marche des individus et des sociétés vers l'avant. Il en va de même pour les langues autochtones. Leur classification par Gallatin, avec le polysynthétisme qui les caractérise (ce qui implique complexité et raffinement), contrevient à toute prétendue thèse d'une dégénérescence ; il ne s'agit ni d'un babillage pouvant être associé à l'« enfance de l'humanité », ni, par analogie à la sénilité, d'un résidu linguistique au terme d'une décadence sociétale. À ses yeux, leur sophistication est l'œuvre de la raison et leurs liens, l'indice d'une origine asiatique commune¹⁵⁷.

153. ALBERT GALLATIN « Hale's Indians of North America... », *loc. cit.*, p. CXLIX.

154. *Ibid.*, p. LIII.

155. *Ibid.*, p. XLIX ; ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian*, *op. cit.*, p. 46-47.

156. ALBERT GALLATIN, « Hale's Indians... », *loc. cit.*, p. LIV.

157. ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters... op. cit.*, p. 16, 30 ; FABIENNE FINAT, « L'ethnologie de Gallatin », *op. cit.*, p. 11-15.

Pour Gallatin, l'écriture constitue le « degré ultime de perfection pour une langue¹⁵⁸ ». À son avis, les langues d'Amérique, bien que non écrites avant l'arrivée des Blancs, se caractérisaient par un processus d'évolution. Adéquates pour tous les besoins de communication des Indiens, ces langues étaient stables puisqu'il a été possible de rattacher le vocabulaire recueilli par Jacques Cartier à Hochelaga au XVI^e siècle aux langues iroquoiennes¹⁵⁹. Adaptatives également, puisqu'elles ont créé de nouveaux mots pour les idées ou les objets venus d'Europe, ce qui constitue la preuve de leur capacité endogène de perfectionnement graduel afin de répondre aux exigences de l'avance du savoir et de la civilisation¹⁶⁰. Qui plus est, les Chérokis ont atteint ce degré ultime de perfectionnement lorsque un des leurs, Sequoyah (ou George Guess) a inventé (1819) l'alphabet syllabique de 85 caractères pour leur langue¹⁶¹.

Gallatin comme d'ailleurs ses contemporains libéraux, demeure cependant prisonnier de son époque pour la représentation de l'histoire sur le mode linéaire du progrès qui extirperait les peuples de léthargie de la sauvagerie pour les conduire vers les lumières de la civilisation. Il reprend à son compte les conditions et les règles du progrès qu'avait énoncées Adam Smith : agriculture sédentaire et masculine, propriété privée, production d'un surplus destiné au marché, diversification des métiers. En corollaire, ce processus postule la renonciation à l'oisiveté, à la chasse, au nomadisme, au travail agricole féminin.

Tout comme Tocqueville et Beaumont, Gallatin constate l'état lamentable dans lequel vivent les Indiens de son époque¹⁶², conséquence des mauvais traitements subis aux mains des colons et du gouvernement. Pas plus qu'aucun de ses contemporains, il ne prend en compte l'effet des épidémies, variable dont les premiers observateurs coloniaux étaient conscients au XVII^e siècle, mais qui depuis lors, glisse dans l'angle mort des commentateurs.

158. ALBERT GALLATIN, « Hale's Indians... », *loc. cit.*, p. CXLII.

159. *Ibid.*, p. LXXXIV.

160. *Ibid.*, p. CXLII-CXLIII, « Those [languages] of America were probably in a progressive state ; they had not yet been written ; and it is impossible to divine to what extent they might have been naturally improved, and whether the insulated Indians would ever have discovered a phonetic alphabet. It is however certain that those languages were adequate to all the wants of the Indians ; and we find, in the formation of new words for objects or ideas previously unknown, the proof, that they had within themselves the power of progressive improvement, whenever required by an advance in knowledge and civilization ».

161. *Ibid.*, p. CLXXXVIII.

162. *Ibid.*, p. CVLV ; LOUIS NECKER, « De Voltaire à Morgan : Albert Gallatin... », *loc. cit.*, p. 24 ; FABIENNE FINAT, « L'ethnologie de Gallatin », *op. cit.*, p. 20-21 ; ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian*, *op. cit.*, p. 40-42.

Convaincu de la nécessité de faire l'histoire de chacune des nations indiennes avant l'arrivée des Européens¹⁶³, Gallatin a acquis une connaissance relativement juste de l'aire de distribution de l'agriculture en Amérique du Nord. Cela était pour lui indispensable puisque la culture de la terre constituait à ses yeux un indice majeur de la sortie de la sauvagerie. Il lui fallait encore pouvoir distinguer deux stades d'évolution, le premier pour les nations vivant exclusivement ou presque de l'agriculture et le second pour celles ne vivant que partiellement de celle-ci. Seules quelques communautés du Sud-Ouest appartenaient à la première catégorie. De toutes les régions étudiées, celle-ci aurait constitué pour Gallatin, le seul épisode réjouissant de toutes ses recherches¹⁶⁴ ! De toute l'Amérique du Nord, y vivaient les Indigènes les plus sensibles, intelligents, travailleurs et moraux, en outre, ni voleurs, ni anthropophages, ni adeptes des sacrifices, ni trop guerriers, enfin, vivant sous la gouverne d'un conseil d'ainés¹⁶⁵. Bref, voilà groupés, les indices de communautés bien consolidées dans la semi-civilisation. Il y a donc espoir que se poursuivra le progrès vers la civilisation et, si ces Indiens-là, ces Pueblos, y sont arrivés, pourquoi les nations sises à l'est du Mississippi et appartenant à la seconde catégorie de l'agriculture, celles du sud (plus avancées), les tribus iroquoises et certaines tribus algonquiennes de la Nouvelle-Angleterre, ne s'engageraient-elles pas sur le même chemin¹⁶⁶ ?

Gallatin ne se trompe pas lorsqu'il caractérise la société des Pueblos plus agricole et plus sédentaire que les sociétés indiennes de l'est du Mississippi : les villages sont permanents, les habitations collectives de pierre ou d'adobe, l'agriculture l'activité principale des femmes et des hommes, les vastes systèmes d'irrigation sophistiqués, et dans cet environnement désertique moins giboyeux qu'à l'est, la part de la chasse nécessairement moindre. En revanche, il sous-estime l'importance et la productivité de l'agriculture à l'est du Mississippi lorsqu'il affirme que la chasse et la pêche demeuraient une source majeure d'aliments et de vêtements tandis que l'agriculture ne suffisait pas à nourrir sa population, ce qui aurait constitué un frein à la croissance démographique¹⁶⁷. Certes, ici encore, il ne prend pas non plus en compte les épidémies et les guerres récurrentes¹⁶⁸ qui

163. ALBERT GALLATIN, « Hale's Indians... », *loc. cit.*, p. CXLVI.

164. *Ibid.*, p. XCVII..

165. *Id.*, p. LXXVII, LXXXI, XCVII.

166. *Id.*, p. XLVII, CXLV.

167. *Id.*, p. XLVII-XLVIII.

168. RICHTER, DANIEL, 1992, *Ordeals of The Long-house. The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press.

ne peuvent que freiner la production agricole et le niveau de peuplement. Ce portrait conduit Gallatin à maintenir ces sociétés dans l'âge de la chasse¹⁶⁹.

Gallatin avance encore un deuxième argument pour maintenir ces sociétés à l'âge de la chasse : le travail agricole y était féminin et souvent associé à la maternité, les hommes se consacrant à la poursuite du gibier et à la guerre¹⁷⁰. Pour Gallatin, le problème ne tient pas tant au caractère agricole ou sylvestre de l'activité masculine, mais à ce que cela implique pour le travail. Seule l'agriculture impose la discipline du travail régulier, facteur à ses yeux, déterminant du progrès civilisationnel. Enfin, d'une manière générale, dans ces sociétés encore imbriquées dans l'éthos de la chasse, l'univers des légendes, des récits ou « des prétendues traditions historiques »¹⁷¹ des Indiens serait à l'avenant : que des fables, l'on aurait pour ancêtre et ethnonyme un animal, l'on serait né de la terre,¹⁷² bref, plus de nature que de culture. Cependant, soulignons-le encore, le jugement porté n'est jamais univoque : bien qu'ils le nient souvent, les Indiens, ajoute Gallatin avec justesse, ont beaucoup emprunté aux Blancs, à commencer par la croyance en un être suprême à l'origine du monde et de sa gouvernance¹⁷³. Cela ne les éloigne-t-il pas du monde des esprits de la sauvagerie et ne les rapproche-t-il pas du but.

Gallatin nuance son jugement porté sur les territoires à l'est du Mississippi. Il juge de type agraire, les sociétés autochtones du Sud-Est où l'interaction entre l'environnement et les structures sociales aurait créé les conditions de la marginalisation de la chasse au profit du travail des hommes et des femmes dans les champs, chez les Chactas et les Chérokis, particulièrement. Cela prouve une fois de plus, comme pour les Pueblos et les grandes civilisations autochtones des Amériques centrale et du Sud¹⁷⁴, qu'aucun atavisme n'inhibe le passage à la civilisation chez les Indiens. L'idée reçue de la fatale disparition des Indiens faute d'aptitudes au changement et au progrès est donc irrecevable pour deux raisons. D'abord l'histoire et l'étude comparative des sociétés indiennes démontrent que le progrès existe. Ensuite, parce que cela est contraire aux principes de la démocratie « qui rejette toute prétention héréditaire des individus et toute supériorité

169. « hunter stage », ALBERT GALLATIN, « Hale's Indians... », *loc. cit.*, p. XLVIII, LIII.

170. *Ibid.*, p. CXLIX.

171. *Id.*, p. CXLVII.

172. *Id.*, p. CXLIX, CXLVIII.

173. « one supreme spiritual intelligence », notre traduction, *Ibid.*, p. CXLVI.

174. LOUIS NECKER, « De Voltaire à Morgan : Albert Gallatin... », *loc. cit.*, p. 24 ; FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », *op. cit.*, p. 21-23 ; ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian*, *op. cit.*, p. 49-54.

héréditaire des races¹⁷⁵ ». Pour Gallatin, la prétention à une supériorité raciale des Anglo-Saxons masque une cupidité sans borne¹⁷⁶. Qui plus est, la guerre au nom de ce destin est un scandale¹⁷⁷. Il en va ainsi des guerres et du programme de déportation des nations civilisées du président Jackson, tout comme de la guerre contre le Mexique¹⁷⁸. Certes, Gallatin favorise la poursuite de la marche vers l'Ouest et, tout comme Tocqueville et Beaumont, il admet que la naissance de la nation américaine repose sur la négation des droits des Indiens¹⁷⁹. Cependant, il conçoit, tout comme Jefferson d'ailleurs, que la nation américaine ne doit pas éliminer l'Autre, l'Indigène et qu'elle a l'obligation morale de l'amener à son propre niveau de civilisation, en l'intégrant. Comme tout citoyen américain, les Indiens ont droit à la vie, à la liberté, à la recherche du bonheur. Inversement, pour bénéficier de ces droits, les Indigènes doivent abandonner leur mode de vie traditionnel¹⁸⁰. Puisque la poursuite de la marche vers l'Ouest est irréversible, ne rien faire livrerait les nations indiennes à l'élimination. Prises une par une, dispersées, elles n'auraient pas la capacité de résister.

Quel doit donc être, selon Gallatin, le programme du Gouvernement fédéral américain à l'égard des nations indiennes de l'Ouest ? Le voici :

1. Il importe en premier lieu de bien connaître les Indiens. Le bilan allait permettre d'ajuster à chacune, un programme d'éducation prenant en compte les embûches et les défis afin de faciliter le passage de la sauvagerie à l'agriculture et à la civilisation¹⁸¹. Il s'agissait de rompre avec les préjugés et l'ignorance qui réduisaient l'univers autochtone à un magma informe, source d'intolérance, d'injustices et d'impuissance¹⁸². Également, seule la reconnaissance des territoires occupés permettrait le

175. ALBERT GALLATIN, *Writings*, 3, p. 585-586, [New York Historical Society], dans : ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian*, *op. cit.*, p. 49, notre traduction.

176. ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian...*, *op. cit.*, p. 49.

177. *Ibid.*, p. 54.

178. ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian...*, *op. cit.*, p.21-22.

179. LOUIS NECKER, « De Voltaire à Morgan : Albert Gallatin... », *loc.cit.*, p. 24 ; ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian...*, *op. cit.*, p. 4 ; GUSTAVE DE BEAUMONT, *Lettres d'Amérique...*, *op. cit.*, p. 84, 103, 111, 205.

180. THOMAS JEFFERSON, *The writings of Thomas Jefferson*, Washington, D.C. Lipscomb and Bergh, editors, Memorial Edition, 1903, [1^{ère} édition, 1805], vol. 3, p. 388, cité dans : LOUIS NECKER, « De Voltaire à Morgan : Albert Gallatin... », *loc. cit.*, p. 23 ; FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », *op. cit.*, p. 20.

181. ALBERT GALLATIN,, « Hale's Indians... », *loc. cit.*, p. CXLIV-CXLVIII, CLIII-CLXIX.

182. LOUIS NECKER, « De Voltaire à Morgan : Albert Gallatin... », *loc. cit.*, p. 24 ; p. FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », *loc. cit.*, p. 17-18 ; ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian*, *op. cit.*, p. 21, 40-41, 50.

traitement juste des politiques d'extinction des droits¹⁸³. Une ethnologie de sauvetage apparaissait également urgente puisque, même si les Indiens ne disparaissaient pas, leur mode de vie, leur culture ne pourraient que s'éteindre avec la réussite du procès de civilisation et d'intégration à la société américaine¹⁸⁴.

2. L'État fédéral américain doit minimalement rendre effectives ses lois régissant la protection des Indiens dans la traite des pelleteries. Même si la vente en est déjà formellement interdite, l'État doit en prohiber plus efficacement la vente sur les territoires des Indiens puisque l'alcool les tue. Plus fondamentalement, l'État doit décourager la traite des pelleteries qui non seulement paupérise les Indiens, mais surtout les maintient dans le mode de vie nomade¹⁸⁵.
3. Mettre fin à la politique fédérale consistant à verser de généreuses compensations pour faciliter la cession de territoires indiens. N'accorder qu'une somme minimale pour les droits territoriaux ancestraux, sans les reconnaître à long terme pour éviter que l'argent et les annuités issus de traités ne servent qu'à maintenir des Indiens assistés sociaux réduits à l'oisiveté. « Rien, écrit-il, ne contribue davantage à entraver l'assiduité au travail et à promouvoir la paresse que de traiter les hommes comme des pauvres¹⁸⁶ ». En outre, le principe démocratique de déni de droits héréditaires doit s'appliquer rigoureusement : ni droits ancestraux sur le sol pour les Indiens, ni invocation de la supériorité raciale pour les Blancs¹⁸⁷. Selon cette logique, il ne faut pas créer de réserves, d'autant que la politique américaine a toujours consisté à refouler les Indiens sur des terres stériles, les condamnant à stagner dans le statut de pupilles de l'État. Bien au contraire, les Indiens doivent devenir des citoyens agriculteurs¹⁸⁸.

183. FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », *op. cit.*, p. 10-11.

184. ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian...*, *op. cit.*, p.20-21, 40-41 ; FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », *loc. cit.*, p. 10 ; LOUIS NECKER, « De Voltaire à Morgan : Albert Gallatin... », p. 23-24.

185. FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », *op. cit.*, p.16, 20.

186. « Nothing can be better contrived to arrest industry and to promote idleness, than to treat men as paupers », notre traduction, ALBERT GALLATIN, « Hale's Indians... », *loc. cit.*, p. CXLV.

187. ROBERT E. BIEDER, *Science Encounters the Indian...*, *op. cit.*, p. 42, 47.

188. FABIENNE FINAT, « *L'ethnologie de Gallatin* », *op. cit.*, p. 16 ; FABIENNE FINAT et ROBIN MAJEUR, *Albert Gallatin...* *op. cit.*, p. 38-39.

4. Il faut relever le défi, apparemment insurmontable de la résistance des Indiens au travail manuel régulier. Pour Gallatin, « Il n'y a pas de vérité plus évidente que l'annihilation inévitable des Indiens si les hommes n'acceptent pas de cultiver la terre et de produire plus de nourriture qu'ils n'en consomment. Si cela n'arrive pas, ni les efforts des missionnaires pour les convertir et les éclairer, ni ceux du gouvernement pour répondre à leurs besoins ne permettront d'éviter la catastrophe¹⁸⁹ ». Certes, puisqu'il n'est pas possible de transformer les Indiens adultes en travailleurs réguliers, il faut éduquer les jeunes.
5. Il faut s'emparer des enfants indiens et leur offrir une éducation manuelle précoce analogue à celle des fils de fermiers. Tout en offrant un indispensable enseignement religieux, moral et intellectuel, la fonction première des écoles indiennes visera l'éducation au travail manuel¹⁹⁰.
6. Exproprier et déporter toutes les communautés indiennes et les regrouper sur de grands territoires comportant d'excellentes terres agricoles pour constituer un État indien, une sorte d'Indiana intégré à l'Union¹⁹¹. Il faut procéder de manière radicale pour casser le mode de vie traditionnel et, aussi, pour prendre de l'avance et gagner du temps afin d'éviter que, les unes après les autres, les nations indiennes ne soient défaites, expropriées et réduites à la misère et à la dépendance.
7. Il faut regrouper toutes les nations indiennes sur les rives du Pacifique. Elles y constitueront une masse critique capable de résister et elles auront du temps pour réaliser le passage à l'agriculture et à la civilisation pour ne plus être expropriées lorsque les colons blancs atteindront les rives du Pacifique.
8. Dans cet « Indiana » de la Côte Ouest, les terres agricoles seront distribuées sur le mode de la propriété privée familiale, non pas collective, à des chefs de famille qui y habiteront et les cultiveront.
9. Cette région indienne n'aura pas le statut de réserve, mais celui d'un État avec représentation au Congrès¹⁹². Ce cadre et ces supports devront servir à contraindre les Indiens à renoncer à leurs vieilles habitudes au profit de l'agriculture et de la civilisation. Il en résultera un rendement

189. ALBERT GALLATIN, « Hale's Indians... », *loc. cit.*, p. CXLIV-CXLV, notre traduction.

190. *Ibid.*, p. CXLV.

191. FABIENNE FINAT et ROBIN MAJEUR, *Albert Gallatin...op. cit.*, p. 39-40.

192. FRANCIS PRUCHA, « United-States Indian Policies, 1815-1860 », *loc. cit.*, p. 47.

plus élevé du travail et un accroissement de la population. Si 60 000 Indiens devenaient agriculteurs, leurs descendants seraient au nombre d'un million un siècle plus tard¹⁹³

Gallatin connaissait l'attachement des Indiens à la terre de leurs ancêtres tout comme d'ailleurs à leur culture, même pour ceux qui vivent au milieu des Blancs depuis longtemps¹⁹⁴. Cependant, étant donné le rapport de forces dans lequel ils étaient inscrits, à moins d'une politique de sauvetage, « tâche herculéenne¹⁹⁵ », il les croyait perdus¹⁹⁶. Plutôt que de laisser cours au processus d'expropriation et de production de réfugiés misérables condamnés à disparaître, ne valait-il pas mieux prendre les devants et déporter pour sauver, pour permettre de renaître dans des conditions plausibles de survie collective. Regroupés, civilisés, dotés d'institutions politiques, intégrés à la nation américaine, ces Indiens auraient un avenir. Posons la question : seraient-ils encore des Indiens ?

L'identité ethnique n'est pas au centre des préoccupations de Gallatin qui ne conçoit explicitement ni un droit à la différence nationale dans le cadre républicain¹⁹⁷, ni non plus la possibilité qu'une fois devenu parfaitement civilisé, le « Sauvage » soit encore un Indien. Il est probable qu'il jugeait qu'une fois intégrés les critères de réussite (propriété privée, production agricole masculine avec surplus, morale, etc.), les Indiens se fondaient dans le creuset américain, leur spécificité culturelle s'effaçant avec l'atteinte du terme d'un long parcours évolutif. Soulignons néanmoins, c'est de l'histoire hypothétique, que si s'était réalisé un amalgame national indien avec des territoires et une représentation politique, cela ne se serait certainement pas produit, les institutions sous leur contrôle favorisant une signature indienne de la modernité.

Si cette réingénierie des rapports entre Blancs et Indiens constitue une utopie, elle n'en traite pas moins du combat d'un humaniste héritier de la tradition des Lumières qui, comme Tocqueville et Beaumont, a particulièrement bien compris la démocratie américaine de son époque en s'attaquant à ses deux grands blocages, celui de l'exclusion des Noirs et celui auquel il s'est le plus attaché, la dépossession des Indiens.

193. FABIENNE FINAT, « L'ethnologie de Gallatin », *op. cit.*, p. 18 ; ALBERT GALLATIN, « Hale's Indians... », *loc. cit.*, p. XLVII-XLVIII.

194. *Ibid.*, p. CXLIV.

195. *Id.*, p. CXLV.

196. *Id.*, p. CXLIV.

197. LOUIS NECKER, « De Voltaire à Morgan : Albert Gallatin... », *loc. cit.*, p. 23.

Question nationale et évolutionnisme

Le regard de Gallatin vient de l'extérieur, un immigrant instruit, et de l'intérieur, un politicien et un intellectuel. Il se distingue de Tocqueville par son refus de la résignation face au destin ; il partage avec Beaumont la même empathie pour les exclus et les vaincus tout comme la même recherche d'accommodements, Beaumont pour les Irlandais, Gallatin pour les Indiens. Aucun des trois cependant ne perçoit la question nationale, plus spécifiquement, la possibilité de l'affirmation nationale pour les minorités dans un espace à la fois moderne et démocratique.

L'Indien appartient à l'enfance de l'humanité, s'il devient adulte, il n'est plus un Indien. Retenons la métaphore de l'escalier pour rendre compte du paradigme évolutionniste : marche inférieure dans les ténèbres de la sauvagerie, marche supérieure exposée à la lumière de la civilisation. À chaque marche est associée une unité culturelle homogène, peu importe le lieu, la diversité culturelle n'étant que verticale. Qui plus est, étant synonyme de civilisation¹⁹⁸, la culture n'existe pleinement qu'au terme de l'évolution du simple au complexe, des chimères à la raison. Voilà ce qui conduit Tocqueville à caractériser les sociétés indiennes par la carence de liens sociaux¹⁹⁹ et Gallatin à associer la mythologie à des fables²⁰⁰.

En revanche, le paradigme évolutionniste met en lumière l'inégal développement de la capacité productive des sociétés aux plans matériel et intellectuel, de même que sa conséquence : le terrible déséquilibre de puissance entre celles-ci. La marche du progrès engendre fatalement la domination. Cela peut conduire à promouvoir l'élimination de l'Autre ou au contraire, à sa protection, associée, cela apparaît inévitable, à la contrainte : expropriation, déportation, saisie des enfants, allocation d'un nouveau territoire. À leur époque, nos observateurs ne se sont pas trompés sur le tragique destin des Indiens. L'histoire ultérieure nous l'apprend. Ce fut la « réduction » dans des réserves et, à bien des égards, le génocide. Tocqueville l'a annoncé, Beaumont en a exprimé la douleur, Gallatin a travaillé à l'éviter.

Denys Delâge

198. ROBERT E. BIEDER, « Anthropology and History of American Indian », *loc. cit.*, p. 316.

199. ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, *op. cit.*, p.142.

200. ALBERT GALLATIN, « Hale's Indians... », *loc. cit.* p. CXLIX,CXLVIII.